

Fiche de lecture • Littérature française

BLAISE CENDRARS**L'HOMME FOUDDROYE**

De Blaise Cendrars
Paris, Gallimard, Collection Folio
Publié en 1945, Editions 2017.

I. Première partie - Dans le silence de la nuit**1. Page 11 à 14**

Blaise Cendrars s'adresse à Edouard Peisson, dont l'histoire qu'il lui a contée lui rappelle son souvenir de tranchée, et notamment une nuit « la plus terrible que j'ai vécue, seul, au front, en 1915 [...] devant Roye, dans une plaine du nord » (page 12).

- ➔ « Et l'éclipse que j'eus alors l'occasion d'observer fut, comme tu vas le voir, une éclipse de ma personnalité, et je me demande comment je suis encore en vie... » (page 12).
- ➔ « Cette peur, jamais je n'avais raconté cela à personne » (page 12).

Cendrars dédie son récit à Peisson, « parrain de ma production future » (page 13).

« Ce que tu m'as dit de ta nuit, du ciel, de la lune, du paysage, du silence a dû ranimer en moi des réminiscences similaires, attisées qu'elles étaient par les résonances de guerre que tu m'as laissé entendre derrière les réflexions amères que tu me rapportais et que tu m'as dit avoir faites, seul, sur ta terrasse et jusqu'à fort avant dans la nuit, au sujet du lieutenant allemand qui loge chez toi et qui abuse honteusement de ton domicile, violant non pas une ignoble putain mais ta retraite d'écrivain. **Et alors, j'ai pris feu dans ma solitude car écrire c'est se consumer** » (page 13).

Réflexion sur l'écriture page 13.

Forme de transcendance, de « magie », destin dans le fait d'écrire, avec une comparaison avec les marins : « Ou ne crois-tu pas, tout simplement, que les marins comme les poètes sont beaucoup trop sensibles à la magie d'un clair de lune et à la destinée qui semble nous venir des étoiles, sur mer, sur terre, ou entre les pages d'un livre quand nous baissions les yeux et nous détournons du ciel, toi, le marin, moi, le poète, que tu écris et que j'écris, en proie à une idée fixe ou victimes d'une déformation professionnelle ? » (page 14).

2. Page 15 à 17

Récit de Cendrars dans la Légion, en ligne devant Roye, en position dominante. Evocation de la mort du légionnaire Griffith, déjà évoquée dans *Histoires vraies*, pp.57-87, vol., Grasset, Paris, 1937.

➔ « nous, les derniers survivants des combats rapprochés du cimetière de Souchez, nous, les vieux, j'ai raconté comment nous nous la coulions douce dans ce secteur. C'était le repos [...] si bien que nous engraissons à vue d'œil à force de bouffer la ration des morts » (page 16).

Impact de la guerre sur les comportements : « j'ai également noté combien les misères de cette première année de guerre et l'esprit de corps, les traditions de la Légion — bravoure, chansons, j'm'en-foutisme, cafard, terribles saoulographie, discipline, propreté corporelle, coquetteries d'hétaïres, défi, héroïsme — nous avaient moralement dépravés, rendus cyniques, au point que pour occuper leur farniente actuel certains se faisaient tatouer l'as de pique entre les deux yeux, des femmes nues sur les pectoraux, et des cochonneries dans le dos » (page 17).

« Moi je lisais à loisir, et, comme je l'ai raconté, c'est un livre à la main que j'ai assisté à l'agonie de Griffith. Mais, au fond, cette oisiveté nous pesait » (page 17).

3. Page 18 à 23

Griffith = Arthur, égoutier de Londres, mort vers la fin juin, dans la guitoune de Cendrars, à l'écart du reste du camp.

Lassitude : « À force d'ennui et las de ne rien faire les légionnaires, ces instables, ces éternels insatisfaits, étaient partis en vadrouille » (page 18)

*Les soldats, à l'initiative du sergent van Lees, aménagent une cave à vin au milieu du **No man's land**.*

« On entendait des chansons d'Afrique et des refrains bachiques retentir entre les lignes, maintenant que nos maraudeurs étaient chaque nuit de sortie » (page 19)

« C'était alors une bousculade, une défilade raide d'ombres fuyantes devant nos réseaux de fils de fer, une déroute de godillots, de rires, de chutes, de branchages cassés et nos drôles de se trotter en vitesse, mais non sans lancer derrière eux, **tels les héros d'Homère**, des injures retentissantes avant de s'évanouir dans un pli de terrain où ils culbutaient dans une espèce de faille transversale ou ravine pour se carapater » (page 19).

« **Mais tout a une fin en ce monde, même la nouba, la grande orgie des légionnaires qui déborde facilement en folie des grandeurs, et, en vérité, [le sergent] van Lees devait pousser les choses trop loin le jour où, dans un accès de mégalomanie, exaspéré par le vin, le gain, les danses du ventre improvisées, ses succès de beau mâle mais de sale mec, sa réussite de tenancier, les crédits qu'il avait consentis, l'autorité qu'il avait acquises sur tous et qui se muait volontiers en tyrannie, tel un orgueilleux caïd partant en dissidence, il émit la prétention de proclamer son indépendance, d'enrôler des partisans, de hisser le drapeau noir, se croyant invincible parce qu'il venait de gagner deux mitrailleuses aux cartes sur Popoff, le sergent mitrailleur.** Cela dégénéra en rixe. » (page 21).

Conséquence du comportement de van Lees et Popoff : « Les deux sergents en vinrent aux mains. Van Lees écopa d'un coup de couteau dans l'aine. Ce qui provoqua une enquête et les deux sergents furent cassés » (page 21).

Forme de nostalgie : « Le bon temps était fini, cela bardait comme au bain et les nouveaux officiers nous faisaient baver pour avoir les hommes bien en main » (page 21).

« Telle est l'origine de ce petit poste perdu où je devais connaître, par une belle nuit du mois de juillet, la plus grande peur de ma vie » (page 22).

Mort de van Lees : « van Lees devait subir la mort la plus effroyable qu'il m'ait été donné d'observer sur un champ de bataille. En effet, comme nous partions à l'assaut, il fut emporté par un obus et j'ai vu, j'ai vu de mes yeux qui le suivaient en l'air, j'ai vu ce beau légionnaire être violé, fripé, sucé, et j'ai vu son pantalon ensanglanté retomber vide sur le sol, alors que l'épouvantable cri de douleur que poussait cet homme assassiné en l'air par une goule invisible dans sa nuée jaune retentissait plus formidable que l'explosion même de l'obus, et j'ai entendu ce cri qui durait encore alors que le corps volatilisé depuis un bon moment n'existait déjà plus. » (pages 22-23).

« Que ce petit ex-voto de l'homme foudroyé lui serve d'oraison funèbre ! » (page 23).

4. Page 24 à 29

Destin, transcendance, jeu de mots = antanaclase, syllepse de sens : « Depuis que ce poste avait été miné par une section du génie, ils prétendaient que le génie voulait nous faire payer le vin volé en nous faisant, un beau jour, sauter en l'air sans crier gare » (page 24).

Sur La Croix : « Vraiment, La Croix, qui était en l'air, ne comptait pas pour grand-chose dans un aussi puissant dispositif défensif, c'est tout juste si l'on pouvait se servir de cette excroissance comme d'un petit poste de guet » (page 25).

Sur la folie, comparaison avec Dampierre : « Pourtant, l'hiver précédent, à Dampierre, sur la Somme, où il y avait le plus grand cratère de mine de tout le front, de la mer du Nord à la Suisse [...] j'avais déjà vu les hommes devenir fous » (page 26).

+ « Comme nous, l'ennemi n'en pouvait plus, se hâtait pour être le premier prêt... »

« C'était l'enfer, mais on avait une chance, la chance de faire vite, d'être le plus leste, d'être le premier à déguerpir. Cela créait une émulation, on avait son sort entre ses mains... une ultime chance... » (page 27).

Folie gagnée par l'ennui : « Ce n'était pas comme ici, dans ce secteur modèle où il ne se passait jamais rien [...] secteur de malheur où l'on restait des vingt jours en ligne sans avoir rien d'autre à faire qu'à attendre... attendre... mais attendre quoi, bon Dieu ! » (page 27-28).

« Ils râlaient mais se complaisaient à l'idée de leur mort, une mort sans gloire mais due, ce qui était tout de même au comble de l'absurde pour ces insouciantes, à je ne sais quelle monstrueuse erreur des bureaux de la guerre et des calculs des états-majors » (page 28).

Perte de reconnaissance de ses hommes : « Je ne reconnaissais plus mes hommes. Ils me dégoutaient. Je vous parle des gars du corps franc, des durs, des copains qui m'avaient désigné comme le caporal de leur choix, des sûrs, mes meilleurs camarades. Ces furieux me claquaient entr les mains » (page 28-29).

5. Page 30 à 34

Folie : « Ce fut une curieuse épidémie, d'ordre mental, comme il doit s'en produire à bord d'un radeau de naufragés quand l'un après l'autre les rescapés se laissent glisser à l'eau beaucoup plus par lassitude et vanité d'espérer qu'épuisés par les privations et les souffrances endurées » (page 30).

« On a peur du lendemain. Cet inconnu épouvante » (page 30).

Énumération des légionnaires qui disparaissent : « Sawo [...] certains affirmaient l'avoir vu franchir le parapet et s'en aller droit vers les Boches. Sawo déserteur à l'ennemi ! je n'en voulais rien croire » (page 30).

« Le deuxième qui déserta, quelques jours plus tard, alors que nous étions dans un village, au repos, était un Suisse, dont j'ai oublié le nom [...] en enlevant la femme du maire, l'automobile de la Mairie et la caisse de la commune. Jamais plus nous n'avons entendu parler de ce garçon, mais son exploit est resté célèbre à la Légion » (page 31).

+ **Vieil le mandoliniste, évacué à Nice.**

+ **Glandoff, qui est devenu fou.**

+ **Rossi, le glouton, qui reçut une grenade dans le ventre.**

+ **Goy, la même nuit que Rossi, surpris et enlevé par les Allemands.**

Sur les Allemands par rapport au drapeau noir érigé par van Lees avant qu'il soit brisé : « les Allemands [...] n'avaient pas eu la curiosité de venir voir ce que cet emblème signifiait ni d'envoyer personne pour venir cueillir ce pavillon romantique dans les plis duquel flottait, sur un fond d'encre, une tête de mort grossièrement dessinée, ce qui aurait fait un joli trophée pour un collectionneur » (page 32).

Sur La Croix : « je me demande si ce fameux secteur modèle, conçu par un fort en thème et si savamment agencé, a jamais servi à autre chose qu'à rendre mes hommes malades de cafard car dès que nous l'eûmes quitté, ils retrouvèrent leur cran et leur entrain se firent tous tuer, en septembre, dans les tragiques barbelés de la ferme Navarin » (page 32).

Rupture syntaxique + Dieu, destin : « Ce faux duel, la nuit, au clair de lune, ou, si j'ose dire, ce jugement de Dieu dans un pré, avoir imaginé une telle mise scène, avoir fait appel à un tel recours prouve combien **mes hommes étaient malades, ou, tout au moins, l'ambiance de La Croix malsaine** [ici, ellipse du verbe] »

Folie de Cendrars, par l'ennui (ou le « cafard ») : « Car moi-même, en dernière analyse, qu'est-ce qui me poussait à partir seul en patrouille ? [...] tout simplement, le cafard. J'étais tout aussi détraqué et profondément atteint qu'eux » (page 33).

Blaise Cendrars retrouvera Sawo à Paris, au Criterion, un peu avant la fin de la guerre (page 33), au travers d'une prolepse.

→ Évocation de Coquoz, « [avec lui, nous sommes] les trois seuls survivants de l'escouade ? » (page 33), « il est chasseur à l'Hôtel Meurice » (page 33).

Sur Coquoz : « Il était, comme dit Gavarni qui les a si incroyablement bien crayonnés, de *la race pâle des voyous de Paris* » (page 34).

6. Page 35 à 40

L'imagination et l'invention des Légionnaires et sur la mort : « il est rare à la Légion de connaître les antécédents d'un type, son milieu, sa famille [...] Seule leur mort est réel parce qu'ils ne sont plus là pour la raconter. Autrement, tout est mensonge à la Légion » (page 35).

Cendrars évoque plus en détails le faux duel déjà évoqué page 33, entre deux Légionnaires, pour signifier la folie de ses hommes face à la peur et l'ennui.

➔ « Mais qu'il faut être romanesque pour échafauder pareil scénario ! Ce romanesque est typiquement légionnaire » (page 36).

Sur Coquoz, avec qui il montait la garde : « Ce n'était ni un mystique ni un trouillard ; il avait même un bon moral et était volontaire pour toutes les missions, mais chaque fois qu'on lui demandait un effort, il conchait. Que voulez-vous, c'était un gamin, il n'avait pas dix-sept ans. [...] Je l'ai fait ramasser par la maréchaussée et rendre à ses père et mère. J'espère ainsi lui avoir au moins sauvé la vie, et de justesse, huit jours à peine avant l'offensive de Champagne » (page 36-37).

Sur ses Légionnaires, qu'il ne reconnaît plus : « Quel genre de perles jetées aux cochons mes hommes épluchaient-ils au fond de leur âme avilie et quelles pouvaient bien être les pensées pourries qu'ils manipulaient ? Une bande d'onanistes, ils me dégoûtaient de plus en plus et je devais sérieusement m'attraper avec chacun d'eux et les secouer dans leur marasme pour leur faire prendre leur tour de garde quand c'était l'heure » (page 37).

Cendrars évoque le duel entre Tarasa (un espagnol) et Faval (page 37 à 39). Tarasa s'est pris une balle dans le genou par Faval, en espérant être évacué et ne pas revenir à la guerre.

➔ « Il me fut impossible de le faire parler. Il réclamait son brancard avec une insistance qui me parut suspecte et faisait des phrases d'avocat défendant une mauvaise cause pour me prouver qu'il était blessé et qu'il avait le droit d'être évacué immédiatement. Satané dialecticien, va ! » (page 38).

Tarasa meurt pour autant de sa blessure : « Paix à ce faux frère ! Tarasa est mort à l'hôpital. Il n'était pas sain, il a fait de l'infection, mais il est mort sans parler, comme un vieux Légionnaire [...] Un soldat qui n'a jamais eu peur au front n'est pas un homme » (page 40).

7. Page 41 à 43

Sur la mort et la peur de la mort : « La peur de mourir. Jamais je n'ai vu quelqu'un avoir aussi peur de ça que Faval » (page 41)

Anecdote sur la correspondance épistolaire entre Faval et sa femme, alors qu'aucun des deux ne sait lire ou écrire (page 41-42).

Sur la mort, et une forme de transcendance : « Beaucoup de poilus avaient l'appréhension de mourir et beaucoup recevaient des signes prémonitoires » (page 43).

Faval meurt durant l'attaque de la ferme Navarin, en Champagne, après des semaines d'angoisse (« Caporal, disait-il, je n'ai plus peur. Je suis toujours là. Vous me sentez, hein ? Je ne vous lâche pas. » Quand il tomba, frappé d'une balle entre les deux yeux, je dus couper le pan de ma capote pour me libérer de son poids mort et continuer d'avancer », page 43).

8. Page 44 à 47

Sur la peur : « La peur. Ils me font rire ceux qui racontent n'avoir jamais eu peur au front [...] La peur m'avait intoxiqué car la peur est une drogue, je ne le sais que d'aujourd'hui. Il est vrai que la peur a plusieurs visages ; » (page 44).

Blaise Cendrars fait une analogie entre la « drogue » qu'est la peur et sa rencontre avec un morphinomane, avec le point commun de la recherche des sensations.

➔ « Mais allais-je véritablement y chercher les sensations ? Ce n'est pas mon genre et la guerre n'est pas un jeu à se faire peur. C'est de la démence [...] La guerre est pour les peuples un excitant, une drogue contre la peur de vivre. [...] Mais la peur a plusieurs visages, et ce n'est là que son visage le plus insidieux » (page 47).

9. Page 48 à 52

Cendrars raconte la nuit où il a manqué de mourir face à un Allemand, alors qu'il allait, pour chercher des sensations, à l'orée du petit bois où les Allemands dressaient une embuscade.

Comme pour se donner une raison de se mettre en danger, Cendrars accuse le calme et l'oisiveté de sa situation qui dure depuis trop longtemps, et la nécessité de prendre des risques : « C'est la guerre, ça, ce calme, ce repos, cette paix entre les lignes et cette canonnade continue et monotone qui descend du nord et que l'on n'entend plus tellement elle fait partie du grand paysage nocturne dont elle est comme la respiration, une force cosmique, depuis les mois et les mois qu'elle roule et se déverse avec la régularité, le bercement de l'océan ? » (page 49).

Poème allemand de Rainer Rilke que Cendrars scande pour oublier la guerre : « Dies Haus ist das letzte Haus der Welt... » (« Cette maison est la dernière maison du monde »)

Cendrars entend du bruit en face de lui, dans le bois (page 50).

Sur les sens : « Etais-je victime d'une illusion des sens ? Je n'y voyais rien, mais j'étais sûr qu'un homme était là [...] je ne voyais rien, je n'entendais rien, je ne percevais rien [...] La vue, l'ouïe, le flair, tout commençait à me faire mal tellement ma tension était aiguë » (page 50).

Cendrars est finalement surpris par le tir d'un Allemand et s'enfuit, en rejoignant son camp.

➔ « Et ce fut un joyeux éclat de rire. Mais jamais je n'avais eu aussi peur et je me demandais comment j'étais encore en vie » (page 52).

II. Deuxième partie – Le Vieux-Port

I. La fête de l'invention (page 56 à 62)

René Rouveret, ancien matelot et illustrateur de Blaise Cendrars, parle de la méditerranée et de ses senteurs (évocation des sens). B.C théorise sur les sens au travers des sentiments que génère l'odeur de la Méditerranée.

- ➔ « L'odorat est atavique. Est-ce un sens en voie de régression ? Un bon odorat, un odorat très développé est-il un signe de dégénérescence ? Certains psychiatres l'ont prétendu » (page 56).
- ➔ « Je ne puis croire que l'olfactif soit un sens périmé ; c'est tout simplement un sens négligé depuis l'effondrement des civilisations de l'Orient » (page 57).

« Mais ayant eu l'occasion de séjourner 26 jours consécutifs, avec Jicky, mon photographe, et Pierre, le porteur de Tête-Rousse, au refuge de l'Aiguille du Gôter, où nous tournions un film documentaire sur la formation des nuages (encore un passe-temps baudelairien !) sans jamais descendre au-dessous des 3000 mètres, j'ai pu me rendre compte que ce n'est qu'exceptionnellement, au lendemain des jours de grand vent, que cela sent l'ozone, ce que j'attribue au brassage, à l'électrification et à la raréfaction de l'air, et que cela sent tout ce que l'on veut là-haut » (page 59).

Evocation de l'odorat au travers de l'exemple des reliques de sainte Marie-Madeleine, racontée par Bernard de la Guionie, exhalant une odeur presque mystique dans la crypte au moment de l'ouverture du tombeau (page 60).

II. Secrets de Marseille (page 65 à 74)

Blaise Cendrars revient d'Égypte et du Haut-Soudan après avoir tourné un film documentaire sur les éléphants. Il arrive à Marseille.

Sur Marseille : « Son destin prodigieux ne vous saute pas aux yeux, pas plus que ne vous éblouissent sa fortune et sa richesse ou que ne vous stupéfie par son aspect ultra-ultra (comme tant d'autres ports *up to date*) le modernisme du premier port de France, le plus spécialisé de la Méditerranée et l'un des plus importants du globe » (page 65)

Mystère de Marseille : « Aujourd'hui, elle paraît embourgeoisée et populacière. Elle a l'air bon enfant et rigolarde. Elle est sale et mal foutue. Mais c'est néanmoins une des villes les plus mystérieuses du monde et des plus difficiles à déchiffrer » (page 65-66).

Modestie de Marseille : « Jamais Marseille n'a essayé de se dépasser, et de faire grand, trop grand, voire grandiose »

Secret : « Marseille, presque aussi ancienne que Rome, ne possède aucun monument. Tout est rentré sous terre, tout est secret. Et c'est là l'image de la chance de Marseille, de la chance tout court, la chance [...] »

Mais la chance, cela ne s'apprend pas. On l'a. Et celui qui l'a ne s'en vante pas. Il se tait. C'est son secret. Cet air secret sur lequel on bute partout à Marseille... » (page 67).

Comparaison Marseille/Lisbonne : « Traînant de bar en bar, déjà je m'étais fait de nombreux amis car, contrairement à Lisbonne qui est la ville des adieux, Marseille est la ville de l'arrivée, de la bienvenue » (page 68).

Tromperie/duperie : « Cette cordialité est une astuce de plus pour tromper les curieux car, à Marseille, on vit entre soi, et l'on n'a que faire des curieux ! Et cette mentalité d'insulaires dans une ville qui est la centrale de plusieurs réseaux officiels et occultes qui font plusieurs fois le tour du monde, est la chose qui me frappe le plus. Malgré leur bavardage, à Marseille les gens sont secrets et durs. Dieu, que cette ville est difficile ! » (page 68).

Blaise Cendrars se rend à un caboulot corse nommé Chez Félix (page 69).

- ➔ « Je débouchais quai du port [...] me répétant : tout est rentré sous terre, tout est enseveli, l'histoire de Marseille est secrète » (page 69).
- ➔ « Et le fameux temple de Diane d'Ephèse, sous un des petits portiques duquel (portique latéral beaucoup plus tard transformé en oratoire et portant son nom) sainte Madeleine avait prêché pour évangéliser les Massaliotes ? Il ne reste rien, tout est oublié [...] Tout est rentré sous terre, tout est enseveli » (page 70).

Histoire de Marseille : « La destinée de Marseille est merveilleuse. Assaillie, pillée, incendiée par les Sarrasins, les Normands, les Espagnols et les Bourguignons, plusieurs fois saccagée de fond en comble, Marseille subsiste à la même place, insolente, heureuse de vivre et plus indépendante que jamais » (page 70).

Secrets de Marseille et de ses complots au travers de son histoire décrite par Cendrars page 71, notamment au travers de la figure de saint Lazare.

III. Une drôle de vierge (page 78 à 114)

1. [Page 78 à 85]

Blaise Cendrars arrive dans le caboulot Chez Félix. Il évoque notamment la patronne, la Tite, une « belle femme plantureuse et rieuse, mais qui était muette, ayant eu la langue coupée, sans être défigurée, dans un accident de moto » (page 78). Il évoque également brièvement son passage en Egypte et au Haut-Soudan, pour son documentaire sur les éléphants. « J'arrivais d'Egypte et du Haut-Soudan. J'avais tourné un film sur les éléphants avec Jicky, mon photographe » (page 79). Il a réservé une table à déjeuner pour trois : Jicky, Diane et lui. Il suggère un menu à la Tite.

Au sujet de Diane, surnommée affectueusement « de Lapanne » parce qu'ils se sont rencontrés alors que sa voiture était en panne : « Mais à déjeuner, diable, c'est beaucoup plus compliqué car j'ai une invitée et c'est un déjeuner d'adieu, *una despedida*. Oh, ne vous faites pas des idées, c'est un "faux-poids" comme vous dites à Marseille. C'est une jeune fille du monde que j'ai dépannée en Afrique et que je renvoie à sa mère. C'est une vierge » (page 81).

Sur les repas en Afrique : « vous savez, nous l'avons plutôt sauté, en Afrique, de la barbaque de chameau, de la carne de singe et des conserves japonaises, on en a marre, Jicky et moi, et notre belle châtelaine aussi » (page 82).

+ « N'oubliez pas une belle motte de beurre, depuis six mois que nous en sommes réduits au karité qui est une huile de palme que les négresses se fourrent également dans les cheveux, et qui est d'un rance et d'une odeur, je ne vous dis que ça ! » (page 82-83).

Sur Jicky au sujet du repas : « et je vois d'ici la tête de Jicky, il va délirer de joie » (page 83).

Passage sur le *calamaio* (page 84). **Forme de mémoire proustienne.**

➔ « Si j'aime ça, Félix ? Mais c'est un souvenir de mon enfance ! À Naples, dès que je pouvais m'échapper du collège, j'allais m'en régaler chez le traiteur du coin » (page 84)

2. [Page 85 à 98]

Sur les femmes, et notamment Diane : « J'adore les femmes qui boivent et mademoiselle de la Panne buvait sec, c'est pourquoi je la traitais en copain » (page 85).

+ « Quoi que j'en dise, je suis obligé d'avouer que notre enquiquineuse était un des meilleurs fusils d'Europe, était très sport, avait un cran magnifique, montait divinement bien à cheval, savait s'habiller, avait de l'abattage et de la conversation, bref, que c'était une fille épatante, et je m'empresse d'ajouter que ce nom ridicule de Diane de la Panne n'était pas le sien, mais que je l'en avais affublée à l'occasion du hasard de notre rencontre où je l'avais si opportunément dépannée » (page 87).

Cendrars ment à Diane sur les origines de sa présence à Marseille, ainsi que sa durée : « Je mentais. Je n'avais pas à lui dire que si je voulais rester seul à Marseille c'était pour me documenter et préparer un film sur saint Lazare dont l'idée m'était venue le matin même et que flâner, bayer aux corneilles, avoir l'air de ne rien faire c'est ma façon de travailler, ça ne l'aurait pas intéressée ou elle n'aurait pas compris » (page 89).

Relation Diane/Blaise, basée sur la méconnaissance voire le mensonge : « Nous deux, nous nous étions rencontrés, mais trop tard. / Tout cela ne rimait à rien. / Un gag. / Elle ne me connaissait pas, sinon par ma légende parisienne qui est bien la plus fausse de toutes. »

+ « Et moi, que savais-je d'elle ? En réalité pas grand-chose car elle ne m'avait pas fait de confidences ; mais par ce qu'elle m'avait laissé entendre dans la conversation, ou par ce qui lui avait échappé durant le voyage, surtout à bord, au bar, en prenant un whisky jusqu'à fort avant dans la nuit, ou par ce que j'avais cru pouvoir deviner d'elle ou pouvoir déduire de son comportement et des photographies de famille qu'elle avait la manie de montrer, plutôt que mademoiselle Diane de la Panne, j'aurais bien pu la surnommer mademoiselle de la Guigne ! »

Diane a perdu son père : « À la mort de son père, elle avait un chagrin immense et serait partie à Paris pour l'oublier » (page 93).

« Ce n'était pas une mythomane [...] Les mensonges aussi font partie de la personnalité. Peut-être que je déteignais sur elle, oui, là, au cœur de l'Afrique, en pleine mer, et que, d'instinct, la chère fille pensait intéresser le romancier » (page 96).

Sur les femmes : « Il y a bien des animaux qui se mimétisent ! Et pourquoi pas la psychologie d'une femme ? Que dis-je d'une femme, d'une vierge, et d'une vierge folle ! » (page 96).

3. [Page 99 à 106]

Jicky (surnom de Jean Lheaulme, originaire de Reims, et surnommé Jicky en raison du fait qu'une Espagnole lui a jeté un flacon de Jicky sur le crâne) arrive au déjeuner. Blaise Cendrars parle de lui, après avoir parlé de Diane.

« Les bêtises de Jicky, tout le monde le savait, c'étaient toujours des histoires de poules, et ses embêtements, des ennuis d'argent car n'importe quelle gourgandine le faisait marcher. [...] C'est curieux comme un garçon peut être un as dans son métier et un âne dans la vie ! » (page 99-100).

Relations entre les trois personnages : « Mais nous n'étions plus copains, elle, lui et moi. La vie est une sacrée partie. Il n'y a pas de dupe. Le gagnant, le perdant, tous meurent. Il s'agit de crever dans sa peau. Comme dit un proverbe nègre : Le léopard meurt avec ses couleurs » (page 101).

Sur Jicky : « Mais la capitale, le milieu très spécial où il évoluait et le bel argent que son métier et sa renommée lui faisaient gagner l'avaient perverti, comme l'on disait au XVIIIe siècle. » (page 102).

Sur la générosité de Blaise, qui offre à manger et à boire aux pauvres de Marseille : « je ne puis supporter l'exhibition de la misère dans une grande ville sans avoir le cœur étreint car j'ai trop crevé la faim à Pékin et à New-York et trop longtemps battu la dèche sur le pavé gluant de Paris... [...] Et je me mis à lui raconter [à Félix] que quand on a connu la misère, on en porte la marque, et que rien ne peut l'effacer par la suite » (page 104-105).

« Je ne puis débarquer dans une ville inconnue sans être tôt ou tard repéré par un type qui m'aborde au coin d'une rue, non pas pour me taper mais pour m'exposer ses emmerdements, comme à un pote, un frère » (page 106).

4. [Page 106 à 110]

Blaise Cendrars, la Tite, Berthe et Victor se rendent au Nain jaune, un tripot.

« Pour moi, étranger, c'était un honneur insigne que de pénétrer en pareille compagnie dans un milieu aussi fermé ; après quoi je pouvais me considérer comme affranchi à Marseille » (page 106).

Souvenirs de Cendrars, à Biarritz : « C'est ainsi que l'automne précédent j'avais vu entrer À la Rose, à Biarritz, le prince de Galles incognito entre deux belles filles qu'on lui avait jetées dans les bras et une bande de jeunes fous en délire » (page 107).

Au sujet du Nain Jaune : « Ce bar secret est l'endroit le plus extraordinaire que j'aie jamais visité. Le grand, l'éclatant solitaire que la patronne portait au médius semblait avoir servi de modèle à l'architecte et au décorateur » (page 108).

5. [Page 110 à 111]

Explications sur Restif de La Bretonne qui a remplacé le nom des saints du calendrier par ceux de ses maîtresses. Evocation du passé amoureux de Blaise Cendrars.

IV. La Redonne (page 115 à 165)

1. [Page 115 à 119]

Blaise Cendrars est en train d'écrire Dan Yack, 1926-27. Il se rend dans le Midi avec sa chienne Volga car il ne supporte plus l'Île-de-France et son hiver spongieux. Il part vivre à La Redonne, « à la droite de Marseille », où il loge d'abord dans une vieille auberge.

Sur les pêcheurs : « J'ai un respect superstitieux du travail humain, j'entends du travail des humbles, et je ne puis jamais oublier que les premiers évangélistes furent choisis parmi les pêcheurs » (page 116).

+ « Les gens paraissaient ahuris. Il y avait là une demi-douzaine de pêcheurs, une femme avec un bébé au sein derrière le comptoir et une bonne vieille habillée de noir qui tricotait au coin du feu » (page 117).

Sur l'auberge : « Comme je devais l'apprendre plus tard, cette auberge était une ancienne cantine et l'étage avait servi de dortoir aux carriers et aux mineurs qui avaient travaillé à la construction de la voie ferrée dont un viaduc tout neuf enjambait La Redonne. »

Lien entre le train et la littérature : « Ce train à la Jules Verne m'avait conquis et il est bon, quand on vient dans la solitude pour travailler à un livre, de se fixer à proximité d'une voie ferrée et de voir par sa fenêtre passer les trains. Ce trafic marque le temps et crée un lien entre la marche silencieuse de la pensée et l'activité bruyante du monde. On communique. On se sent moins seul. Et l'on comprend que l'on écrit pour les hommes » (page 119).

2. [Page 120 à 122]

« J'avais loué le « château » de l'Escarayol, ce qui était une erreur à tous points de vue, sauf au point de vue de la joie de vivre » (page 120).

Sur l'Escarayol : « De château, l'Escarayol n'en avait pas que le nom [...] À l'étage, il y avait deux chambres, une grande et une plus petite. J'installai ma machine à écrire dans la grande et mon lit dans la petite » (page 121).

Littérature : « Un écrivain ne doit jamais s'installer devant un panorama, aussi grandiose soit-il. J'avais oublié la règle. Comme saint Jérôme un écrivain doit travailler dans sa cellule. Tourner le dos. On a une page blanche à noircir. Ecrire est une vue de l'esprit. C'est un travail ingrat qui mène à la solitude. On apprend cela à ses dépens et aujourd'hui je le remarque. » (pp. 121-122).

Fiction/représentation du monde dans la littérature : « *Le monde est ma représentation.* L'humanité vit dans la fiction. C'est pourquoi un conquérant veut toujours transformer le visage du monde à son image. Aujourd'hui, je voile même les miroirs. Tout le restant est littérature. On n'écrit que « soi ». C'est peut-être immoral. Je vis penché sur moi-même. *Je suis l'Autre* » (page 122).

3. [Page 122 à 124]

Présentation de Madame Roux, propriétaire de l'auberge de La Redonne (page 122). Elle déconseille à Blaise Cendrars d'aller habiter à l'Escarayol, construit par le chef des portefaix Louis Reybaud, car « tous les mauvais garçons de Marseille qui ont maille à partir avec la justice et des comptes à régler avec la police viennent s'y réfugier ».

- ➔ « M. Louis aimait surtout la pêche. Il avait son bateau, ici, à La Redonne. Et il descendait le dimanche matin, avec des amis et des femmes. Ah, ils en ont fait des parties ! » (page 123).
- ➔ « Personne ne voudra venir chez vous ! [...] Et puis, c'est beaucoup trop haut, c'est beaucoup trop loin. Vous ne trouverez pas de femme » (page 124).

4. [Page 125 à 128]

« Mais le temps s'écoulait. Cela faisait déjà près d'une quinzaine que j'étais là et, chose stupéfiante pour moi, je n'arrivais pas à m'organiser ni à me remettre au travail » (page 125).

Récits de quelques visiteurs et d'amoureux qui débarquent à l'Escarayol en le pensant abandonné.

5. [Page 128 à 131]

Description de La Redonne et des habitants.

« La Redonne n'était même pas un village de pêcheurs ou un hameau car cela sous-entend au moins une ébauche de municipalité » (page 128-129).

6. [Page 131 à 134]

« Je rêvassais, je fumais, je contemplais la mer, j'écoutais l'eau, le vent, les galets roulés par les vagues, rien ne m'échappait, pas plus le saut d'un poisson hors de l'onde, le manège d'un pic-bois sur un tronc, le glissement d'un lézard furtif, une araignée trahie par un rayon de soleil sous une feuille, que le plongeon d'une roche qui s'éboule, le battement lointain d'une hélice dans l'eau, la fumée d'un cargo piquée sur l'horizon » (page 131-132).

La Redonne et son lien avec Blaise Cendrars : « toute une région peu et mal fréquentée et d'une beauté incomparable qui m'appartient spirituellement puisque je l'ai baptisée le petit Péloponnèse. » (page 132).

Comparaison entre l'écriture et le film : « tourner un film c'est tout le contraire que d'écrire un roman, c'est aussi passionnant à réaliser dans le vif qu'ennuyeux à en affubler le scénario, 99 fois sur cent d'un conventionnel béat alors que matérialiser le roman par l'écriture est une corvée de tâcheron, aussi sombre et fastidieuse au bout de 400 pages qu'il était un trouble divin et une ivresse de créateur d'en imaginer, souvent durant des années, les péripéties gratuitement » (page 133-134).

Humeur de Cendrars à La Redonne : « je n'ai jamais été aussi heureux qu'à La Redonne » (page 134)

7. [Page 134 à 136]

Volga et Cendrars : « La vie que nous menions lui convenait. Comme moi, elle était aussi contente » (page 135).

« Cela faisait bientôt un mois que je hantais la région » (page 136).

V. La femme à Mick (page 139 à 165)

1. [Page 139 à 143]

Cendrars fait la connaissance d'une femme qui se fait appeler « La femme à Mick », elle propose ses services de femme de ménage à Cendrars dans l'Escarayol pour arrêter de vendre des herbes contre l'hystérie aux femmes.

Sur la femme à Mick : « La garce avait plutôt l'air d'une charardeuse que d'une bergère [...] L'œil était niais avec je ne sais quoi d'observateur, quel tour de malice quand il vous fixait. La physionomie était tout à la fois stupide et rusée. Le visage était flétri, les traits lourds, le buste fatigué. Elle était sale, vêtue d'un casaquin plein de taches de vinasse et d'un jupon de flanelle rouge [...] » (page 140).

2. [Page 143 à 145]

Vie simple de Cendrars : « Je suis prêt à faire n'importe quelle besogne, mais pas le ménage, ce n'est pas que ça me dégoûte, mais ça m'ennuie prodigieusement. D'où la vie simplifiée que je mène » (page 143).

À La Redonne, on déconseille les services de la femme à Mick, expliquant qu'elle sort de prison pour vol. (« C'est une gourgandine et une sorcière, s'écria la bonne maman Roux, indignée. / - [...]c'est une voleuse, elle sort de prison ! surenchérit la bru. »), page 144.

L'entourage de Cendrars évoque l'époux de la femme, Mick, ancien navigateur reconverti dans la peinture. « Il a ouvert une guinguette et il ne dépense plus rien chez les autres » (page 145).

3. [Page 145 à 147]

Cendrars décide de rendre visite à Mick et sa femme.

➔ **Isolement du couple Mick :** « Je m'engageais dans le sentier qui [...] me conduisit dans un des lieux les plus retirés du monde, une cluse toute plantée d'amandiers en fleur »

➔ **Enseigne inachevée accrochée au-dessus de la porte :** « Cela ressemblait à ces toiles peintes représentant des scènes de continent perdu que l'on trouve déroulées à l'entrée de certaines boutiques foraines exhibant à l'intérieur la femme-singe, l'homme-boia, la fille-hyène, un canard à quatre pattes ou un veau à deux têtes » (page 146-147).

4. [Page 147 à 151]

La femme à Mick a nettoyé l'Escarayol et Cendrars constate son travail. Elle offre une longue vue à Cendrars avant son départ.

➔ « Mais c'est une perle ! » pensais-je en relisant les trois premières lignes du dernier chapitre de mon livre écrites le jour de mon arrivée à l'Escarayol »

➔ « Dommage qu'elle ne sache pas écrire, je lui ferais finir mon roman, à cette drôle de pute » (page 150).

« La femme à Mick était-elle folle ? J'aurais pu le croire, mais elle était par trop roublarde. En tout cas c'était un numéro » (page 151).

5. [Page 152 à 153]

Cendrars profite de la longue vue que lui a offerte la femme à Mick.

➔ **Forme de magie, de génie, d'être transcendant (transcendance) :** « Une longue-vue à la main, j'étais perdu. Pas un bateau qui ne passât au large que je ne l'eusse identifié ; pas une barque sur la côte que je n'y plongeasse du haut des 400 mètres de ma terrasse. [...] voir de près comment ils se comportaient [les paquebots] quand ils franchissaient cette ligne idéale et ne point les quitter de l'œil avant qu'ils ne soient engloutis de l'autre côté, lentement, pesamment, morceau par morceau et pièce détachée par pièce détachée comme si un mauvais génie, réfugié dans la boule de fumée noire qui seule planait entre le ciel et la mer avant de s'étirer, de s'effiloche et de se dissoudre dans l'azur, les eût démantibulés magiquement » (page 152).

Relation Maman Roux/Cendrars : « maman Roux me boudait, non pas de mes retards de plus en plus fréquents et de mon inexactitude qui l'énervaient et compliquaient singulièrement on service à la cuisine, mais parce qu'elle s'imaginait que depuis que la femme à Mick venait au « château », qu'elle y régnait et qu'il devait s'y passer des choses, mais des choses !... »

+ « Chère maman Roux, elle se faisait du mauvais sang pour moi et ne vivait plus à cause des nervis qui devaient venir m'assassiner une nuit et à cause de la gourgandine » (page 153).

6. [Page 154 à 157]

« Jamais je n'ai eu une demeure aussi bien tenue, même pas ma cabine de luxe à bord du *Normandie*, lors de la première traversée qui nous valut le *Ruban bleu* » (page 154)

« De cette unique escapade à Marseille j'avais rapporté à la donzelle une tenue irréprochable de gouvernante de bonne maison, une robe noire avec une collerette et des manchettes blanches plissées en forme de ruche et des escarpins de curé à talon plat et à boucle d'argent » (page 154-155).

Sur la femme à Mick : « Que voulez-vous, elle ne tenait plus en place et jacassait comme une pie. Note-t-on tous les propos d'une pie, et ses sautes et son humour d'étourdie, ses faux envols de vagabonde qui revient toujours au même endroit toucher à tout parce qu'elle est curieuse de nature et que tout ce qu'elle ne connaît pas l'attire ? » (page 155).

Secret sur le passé de la femme à Mick : « Je renonce à reproduire nos conversations si l'on peut appeler conversation mon dur, mon brutal interrogatoire, et mes brusqueries, et les échappatoires et les détours que cette gueuse empruntait, et tous ses idiotismes, pour me répondre à côté et ne rien laisser deviner de son passé, de son origine, de son enfance, ni de la vie qu'elle menait avec son homme, et pourquoi elle ne voulait pas me l'amener alors que je le lui demandais avec insistance, et pourquoi les deux ou trois fois que je m'étais encore présenté à leur cabanon, ils rentraient et s'enfermaient à clé ?... »

Animalisation de la femme à Mick : « La femme à Mick tenait encore par deux traits de la pie. Comme l'oiseau cocasse et sans gêne, elle adorait jouer avec Volga et lui faire des niches pour la désorienter ;

comme la volatile voleuse qui surveille son nid dans lequel elle a déposé un objet brillant et s'en écarte à la moindre alerte pour donner le change » (page 156).

« La dernière fois qu'elle vint chez moi elle avait un œil au beurre noir. Mick l'avait encore battue. Faisait-elle tout ce jour pour moi ou pour surexciter le vieux ? Misère de l'homme ! »

7. [Page 157 à 163]

Blaise Cendrars fait la rencontre de Mick.

➔ « Mais ce qui m'avait le plus frappé c'est que, comme moi, sauf qu'il portait crochet, Mick était amputé du bras droit et que personne ne me l'avait dit, pas plus le fils Roux que cette coquine de pouffiasse qui était peut-être en train de préparer un malheur... » (page 159).

Mick dévoile le prénom de sa femme, Sophie : « Je peins pour faire plaisir à Sophie et pendant ce temps-là elle ne bouge pas, elle ne court pas, je l'ai devant moi, elle fait semblant de poser. Ah, la garce !... » (page 161).

Description de Mick : « « La bouche était malicieuse, les oreilles faunesques, la barbiche en pointe, le nez gourmand, malgré sa vie de bamboche pour ne pas dire de débauche les traits du visage étaient restés fins, mais ses yeux bleus étaient ternes, le regard éteint, la prunelle fixe comme rongée sur son pourtour, une paupière détendue. **Aujourd'hui Mick n'était plus qu'un alcoolique.** » (page 161)

Face aux pleurs de Mick : « Que pouvais-je faire ? J'avais déjà vécu une scène semblable, dix ans auparavant, une nuit, à Montparnasse, sur un banc du boulevard Raspail, entre Modigliani, Noix de Coco et moi. « C'est la fin, me disais-je. Il va clamecer. C'est la dernière crise. Il y passe » (page 162).

8. [Page 163 à 164]

Mick décède.

➔ « Quelques jours plus tard, nous étions tous au cabanon, à ses funérailles. C'est même à ce propos que j'ai eu l'occasion de voir la peinture du vieux Mick, quelque chose comme deux cents grandes toiles de format forain et que je fis dérouler » (page 163).

« Quant à la femme de Mick, elle n'était pas là. Elle avait repris le trimard » (page 164)

VI. Gens de mon commerce (page 166 à 188)

1. [Page 166 à 169]

Blaise Cendrars n'arrive pas à terminer son roman à La Redonne, car il est plus préoccupé par son envie de gagner de l'argent grâce à une invention liée au carburant utilisé pour brûler des hectares de forêt vierge pour étendre les défrichements. Cela fait deux mois qu'il est à La Redonne, il s'appête à partir.

« Mon livre était fichu. Jamais je ne le terminerais à La Redonne. Depuis deux ans déjà j'étais sur une affaire de carburant national » (page 166).

Cendrars songe à André Gaillard pour correspondant pour expédier ses câbles dans les Amériques.

« Depuis près de deux mois que j'étais à La Redonne, c'était la première fois que je recevais un invité à ma table. Après déjeuner, nous montâmes au « château » et le jeune poète marseillais tomba en extase devant le panorama. « Vous en avez de la chance, me dit-il, c'est ici que je voudrais vivre, c'est-à-dire écrire ! » » (page 167).

« André Gaillard était le premier visiteur qui montait à l'Escarayol depuis que j'habitais là » (page 167)

« Aussi ne tardai-je pas à réintégrer ma petite chambre inconfortable dans l'ancien dortoir de l'auberge Roux, [...] abandonnant le « château », et ma machine à écrire, et la page prise dans son rouleau, et les trois lignes commencées et que je n'avais pas su mener jusqu'au bout devant la fenêtre grand'ouverte du premier étage, aux snobs et aux piqués de la littérature, jetant, une fois de plus, la clé dans le cactus » (page 168).

Liberté de Blaise Cendrars : « Cette vie était trop belle, je voulais profiter de ma liberté jusqu'à la dernière minute avant de me lancer dans la grande bagarre qui m'attendait au Brésil [...] Mais j'étais en forme et je me réjouissais d'avance de cette lutte où je devais employer toutes mes facultés de séduction, de diplomatie, d'intelligence et de violence, mon sang-froid et ma capacité de travail » (page 168-169).

« Dans le subconscient quelque chose de beaucoup plus formidable que mon roman m'avait travaillé, et cela m'emportait maintenant de l'autre côté de l'Atlantique » (page 169).

2. [Page 169 à 173]

Blaise Cendrars explique les liens qui se sont tissés entre lui et les huit pêcheurs de La Redonne.

➔ « Ma popularité, et, finalement, mon adoption par les huit, je le devais à ma voiture, dont ils me faisaient compliments à voir avec quelle aisance elle m'arrachait, m'enlevait, gravissait la côte funeste sans renâcler » (page 170).

Description des pêcheurs : « Les huit pêcheurs de La Redonne, quels braves gens, mais quels flemmards ! Ils ne sortaient pas souvent. Ils avaient tous un poil dans la main. Ils trouvaient toujours une bonne raison, le mistral, l'absence de poisson (sic) pour ne pas jeter leurs filets, discuter longuement le coup devant un pastis, et, enfin, tous d'accord, recommencer une de leurs sempiternelles parties de boules » (page 171).

« On était copains. Des amis. Ils ne m'appelaient plus que « Monsieur Blaise » et Volga aussi était contente car, comme chien samoyède, elle adorait les parties de pêche » (page 171).

Sur le pêcheur Fernand et le pêcheur Valentin : « Seul **Fernand, l'engagé, faisait des heures supplémentaires**, tendait des lignes de fond ou partait, godillant sans bruit debout à l'arrière d'un bachot, visiter des trous sous roche où il prenait des pièces de choix qu'il donnait à **Valentin, un vilain diable de Marseillais marqué de petite vérole**, qui se disait marchand de nougat, avait une barquette à moteur et allait deux, trois fois par semaine vendre ses sucreries douteuses en ville devant le préau des écoles, après avoir satisfait certaine clientèle bourgeoise, gourmande de beau poisson frais » (page 172).

Relation Cendrars/Fernand/Valentin : « J'étais plus particulièrement ami avec ces deux hommes. Avec Fernand parce que c'était un taciturne et avec Valentin parce que c'était un fieffé bavard, observateur, misogyne et cynique comme tout ex-ramasseur de mégots [...] Tous les deux étaient fiers et démunis

d'argent. Tous les trois nous pouvions boire sans soif et nous passions le dimanche sur le plancher suspendu à l'entrée de la passe, devant le cabanon de Valentin » (page 172).

Fin de l'isolement de La Redonne qui rebute Blaise Cendrars : « La Redonne était envahie et des trains et des trains supplémentaires déversaient sans discontinuer une foule de festivants qui venaient passer la journée au bord de la mer, **foule endimanchée dont nous avions une commune horreur, tous les trois** » (page 173).

3. [Page 174 à 179]

André Gaillard occupe souvent le « château » de l'Escarayol en l'absence de Blaise Cendrars. Il s'est par ailleurs amusé à écrire à la machine à écrire de Cendrars, à la suite de ses trois lignes écrites.

➔ « Ces phrases d'André Gaillard, je ne les ai jamais biffées, et elles furent publiées noyées dans mon texte, quand mon roman parut enfin en librairie, en 1929. (Avis aux chercheurs et aux curieux. Je note cette fleurette comme une idylle bien rare en poètes.)

Relation Gaillard/Cendrars : « En somme je connaissais fort peu ce charmant et nouvel ami. C'était un de ces Méridionaux séducteurs du type secret et mélancolique. Ils peuvent vous parler beaucoup d'eux-mêmes et même avec faconde, ils peuvent se vanter de mille prouesses, dire des blagues, être drôles, mais ils vous laissent tout ignorer de leur vie intime et de ce qu'ils pensent en vérité. Ils vous présentent leurs maîtresses, mais jamais à leur sœur, à leur femme ou à leur fille. Ils vous invitent au café, mais jamais chez eux » (page 175).

Blaise Cendrars explique avoir rencontré Gaillard pour la première fois à Trébizonde, en tant que subrécargue sur la Compagnie Paquet.

➔ « Nous nous perdîmes de vue pour nous rencontrer par hasard sur la Canebière, lors de l'un de mes nombreux passages à Marseille, où je m'arrêtais souvent quand je faisais encore du cinéma » (page 176).

Sur la drogue : « J'ai horreur de ça. [...] Ce n'est pas de la vertu. Je n'aime pas la pharmacopée. J'aime ma lucidité. C'est mon étoile. Je n'ai que faire des vertiges de l'opium qui à une seule exception près, celle de De Quincey, n'est pas amie de la poésie. C'est un sale poison. J'ai assisté à trop de déchéances autour de moi, à des agonies lentes et lamentables, à la mort, toujours ignoble, des intoxiqués pour avoir conservé le moindre doute à ce sujet. La drogue, c'est bon pour les Jaunes. Pas pour un Chrétien. » (page 177).

André Gaillard a permis à la Guigne (Mademoiselle de La Panne) de la dédouaner de ses bagages lors de son départ de Marseille. Il dirige *Les Cahiers du Sud* à Marseille (page 177) où Cendrars envoie des proses et des vers.

Secret d'André Gaillard : « Je n'ai jamais connu son secret et je n'ai connu ses vers que longtemps, longtemps après sa mort. / Ce secret est une meule sur laquelle André Gaillard a longtemps affûté son talent comme une lame, scalpel ou bistouri » (page 179).

4. [Page 179 à 182]

Blaise Cendrars a fixé sa date pour son départ au Brésil et désire fêter son départ avec les amis qu'il s'est fait à La Redonne.

➔ « On ripaillait du matin au soir. Ce fut une semaine de liesse, d'ébats dans l'eau, de bains de soleil, de parties de pêche, de danses jusqu'au petit jour » (page 180).

Détachement, distanciation de Blaise Cendrars : « Mais moi, je présidais à tout cela sans dégoût, j'y assistais sans plaisir. Il y avait trop longtemps que j'avais quitté le monde du théâtre et du cinéma et que je m'étais mis en marge de la littérature pour vivre intensément sur un plan dans la grande nature de Dieu que j'embrassais amplement dans les pays du nouveau monde, et, sans les mépriser encore, je me sentais détaché de mes amis, engagé à fond dans une voie qui s'éloignait d'eux » (page 181).

Sur Volga : « Volga ne gambadait plus devant moi sur le sentier, mais me suivait pas à pas, inquiète, comme un chien qui sent que quelque chose est mort » (page 181).

5. [Page 182 à 183]

Isolement de Blaise Cendrars : « J'ai dit qu'aucun de mes amis ne pouvait me suivre dans la voie où je venais de m'engager » (page 182).

« J'ajoute que je ne suis jamais retourné à La Redonne » (page 183).

VII. La femme en Noir (page 189 à 226)

1. [Page 189 à 191]

Psychanalyse : « L'épisode de la Femme en Noir mériterait lui aussi d'être interprété psychanalytiquement si je croyais à cette clé, à ce passe-partout des songes » (page 189).

Blaise Cendrars manque d'avoir un accident avec une Rolls-Royce conduite par Madame de Pathmos (page 189-190), une amie sud-américaine qu'il n'avait plus vue depuis deux ans.

➔ « Et ce n'est pas moi qui délirais, mais bien cette chère et tendre et belle et douce et roucouillante et ardente madame de Pathmos, qui se jeta à mon cou et que j'emmenai à Marseille dans ma voiture » (page 189-190).

Transcendance, destin : « Néanmoins, symboliquement, cette rencontre inattendue et cette nuit inespérée de passion brûlante mise à nu signifiaient que j'aurais mieux fait de ne pas partir et m'avertissaient des déboires et des désordres qui m'attendaient de l'autre côté de l'eau » (page 190).

2. [Page 191 à 196]

Madame de Pathmos, amoureuse de Cendrars, avoue avoir tout mis en œuvre pour le retrouver.

- ➔ « Ne crois pas que je suis une pauvre femme, bien à plaindre. Pendant que je te cherchais de Biarritz au bout de La Riviera, partout où je me montrais les hommes m'entouraient et tout dernièrement, à Venise, le prince Barberini... » (page 194)

Cendrars refuse de voir Madame de Pathmos le soir en raison du repas qu'il a prévu avec les pêcheurs.

- ➔ « Ce sont des pauvres gens, des humbles, on ne pose pas un lapin aux pauvres. Souviens-toi du vieux Barberini et de sa politesse exquise » (page 196)

3. [Page 196 à 200]

Présentation de Bébé, la fille de Pathmos, Mademoiselle de Max (surnommée Charlemagne en raison de son système pileux développé)

Sur Bébé : « Cette vierge ardente ressemblait beaucoup plus à une fine princesse byzantine qu'à la plus riche héritière de la cité de La Plata et je la voyais bien plutôt alanguie dans un baldaquin qu'à califourchon, comme ses condisciples millionnaires, sur un étalon argentin » (page 197).

Cendrars invite Madame de Pathmos à dîner avec les pêcheurs et lui Chez Félix. Il quitte le Noailles (l'hôtel où elle loge) en croyant apercevoir « la fameuse Dame en Bleu quoique habillée en rose » dans le hall.

4. [Page 200 à 203]

Repas de Cendrars avec les pêcheurs Chez Félix.

- ➔ « La Berthe était en deuil. Victor avait été assassiné à Shangai et depuis elle travaillait chez ses amis » (page 201).

Madame de Pathmos arrive à Chez Félix et attire les regards et la curiosité des propriétaires et des amis de Cendrars.

5. [Page 203 à 206]

Poursuite du repas Chez Félix en présence de Madame de Pathmos.

Opposition entre riches/pauvres : « Les gens riches ont souvent des perversions de goût, des envies qui les font se jeter avec avidité sur la nourriture des pauvres, deux sous de frites dans un cornet, ou une assiette de mironton, ou une tartine de fromage blanc persillé de ciboulette, mais la jouissance de Cajita devant ce plat napolitain si populaire n'était pas due à une envie ou à une perversion, c'était son atavisme de Grecque qui se réveillait à la saveur de la cuisine à l'huile et fortement épicée de la Tite et qui la faisait s'exclamer, battre des mains comme une petite fille » (page 204).

6. [Page 205 à 210]

Valentin arrive vers minuit au caboulot avec une Espagnole qui sollicite son aide au sujet de Jicky, qui est très malade dans une maison de santé. Il s'agit de la maîtresse de Jicky, Madame Lheaulme, qui lui avait écrasé un flacon de parfum sur le visage. Cendrars abandonne ses hôtes et se rend à la maison de santé.

Sur les femmes, propos de Valentin : « Oh, les femmes ! quand elles ont quelque chose dans la tête, elles ne l'ont pas ailleurs ! [...] À votre santé, M'sieû Blaise et excusez-moi, avec les femmes on ne fait que des gaffes ! » (page 206).

7. [Page 211 à 216]

Blaise Cendrars apprend que Jicky est mort.

8. [Page 216 à 218]

Blaise Cendrars va dormir à l'hôtel du Noailles où dort aussi Madame Pathmos.

➔ « Tu n'as plus le rond. C'est gai ! Mais c'est en souvenir de Jicky que tu as fait ça, du bon camarade, et non pour entretenir cette larve... » Et pensant à Jicky, je me disais : « Encore un qui a fini en perdant la face... C'est moche !... » » (page 217).

9. [Page 218 à 223]

Blaise Cendrars passe la nuit avec Madame de Pathmos. Il est heureux : « Cette nuit d'amour fut l'exposition d'une passion brûlante mise à nu [...] C'est une des rares heures de ma vie qui vaille la peine d'avoir été vécue et qui, je le sais bien, au moment de ma mort me fera regretter l'existence et bénir cette nuit qui m'a comblé » (page 218-219)

10. [Page 223 à 224]

Blaise Cendrars quitte La Redonne et part au Brésil.

III. Troisième partie – Rhapsodies gitanes

1. Première rhapsodie : le fouet

A. Dieu [page 231 à 236]

Blaise Cendrars est avec son ami Fernand Léger à Saint-Ouen, aux puces du Kremlin-Bicêtre, en octobre 1923, à son retour de Rome pour le film « La Vénus noire » avec Dourga. Fernand Léger sollicite Cendrars pour voir les gitanes.

→ « Je rentrais bredouille [après la film « La Vénus noire »], victime du krach du Banco di Sconto, ce scandale financier international soigneusement monté par le baron F... qui devait empocher d'un seul coup, à l'aube du régime de Mussolini, tous les capitaux de l'industrie cinématographique italienne si opportunément rassemblés durant la Grande Guerre » (page 233).

« La septième année de ma vie d'homme commençait. Et j'étais de retour à Paris. Et je repartais de zéro. / Le comput [calcul visant à l'établissement du calendrier des fêtes mobiles] de ma vie d'homme commence en octobre 1917 » (page 234).

« Je tenais à leur fournir une date marquant le début de mon aventure d'homme, d'auteur des Histoires vraies et d'amant du secret des choses » (page 236)

B. L'Académie des « Petits charlots » [Page 236 à 241]

Cendrars et Léger se rendent à l'Académie des Petits Charlots et rencontrent un élève, un enfant de six ans avec son ourse malade. Il lui apprend que Marco-le-Transylvanien, le patron, est avec le Roi de Sicile nouvellement élu, qui est Sawo le Balafre, sorti de prison, l'ancien compagnon de Cendrars à la Légion étrangère. Lerouge est également évoqué par Cendrars, dans Le Petit Parisien, où il tient une chronique sur les bohémiens et dont sa femme, Marthe, est une bohémienne.

C. Gustave Lerouge [page 241 à 254]

Cendrars se rend régulièrement au Critérim à attendre Sawo, qui ne vient pas. Il décide de se renseigner auprès de son ami Lerouge, sans doute mieux informé que lui.

→ **Portrait de Lerouge :** « Pas plus que Paul Léautaud on ne présente Gustave Le Rouge [...] cet homme de lettres curieux et de ce curieux homme avec qui j'ai frayé durant une trentaine d'années. [...] le portrait de Lerouge qui, lui, était breton, ne m'écarte pas de mon sujet et explique l'intérêt que mon ami portait à la connaissance anecdotique des tribus et des clans de cette gent vagabonde » (page 242).

→ « **Ce n'était ni un nègre ni un tâcheron car ce laborieux [...]** n'a jamais démerité de son métier d'écrivain, qu'il prenait fort au sérieux et dont il était fier » (page 243).

« Il était maladivement timide. Et j'ai mis des années à comprendre que cette timidité qui empoisonnait sa vie et qui se manifestait par une absence complète de sens pratique qui frisait l'inconscience, le masochisme, les interdits infernaux, le malheur où une aime atteinte se délecte, un cœur cachottier jouit avec amertume, était l'expression d'un orgueil monstrueux » (page 244).

Blaise Cendrars convainc Lerouge de lui vendre les droits pour l'adaptation cinématographique de son livre *Le Mystérieux Docteur Cornélius*. Mais il se rétracte au dernier moment et déchire sa procuration.

Lerouge : « Mystère de l'homme, aberration de l'homme de lettres, cet homme de génie que la timidité rendait humble avait le génie féroce de la destruction, de la destruction de soi qu'il poussait jusqu'au sadisme dans sa vie privée » (page 249).

« Lui qui signait indifféremment Gustave Lerouge ou Gustave Le Rouge quand il signait ses écrits, était pour tout de bon LE ROUGE chez lui, un tyran, un maniaque, ROUGE SANG » (page 249).

Sur le rapport de Cendrars à Lerouge et aux hommes de lettres : « **cet homme qui aurait pu exercer sur moi une si grande influence, mais qui me détourna de la fréquentation des gens de lettres, ces animaux malades de la peste comme je les nomme aujourd'hui en mon for intérieur quand il m'arrive de penser à eux dans la solitude**, à la vie des grands cafés de Paris, à leur déformation professionnelle, à leurs grimaces, à leur vanité inégalable, à leur mesquinerie, à leurs hochets esthétiques ou honorifiques, à leur concurrence déloyale, à leurs poses, à leurs parolotes, à leurs phobies, **en un mot : à leur folie des grandeurs, ce qu'un psychiatre allemand appellerait : le Kaffee-Wahn, cette emprise du café ne remontant qu'à Diderot.** » (page 250)

« Il est mort œdémateux. Sa mort a été atroce. Il a beaucoup souffert, surtout moralement à cause du régime, de la diète rigoureuse, du jeûne presque absolu auquel il était astreint » (page 251).

➔ « Mais quand je l'ai connu, vers 1907, Lerouge était surtout un gros buveur d'absinthe. Il en avait le teint blafard, la peau du visage s'écaillait, l'œil morne » (page 252).

D. Le père François (page 255 à 262)

Blaise Cendrars revient sur la période, alors jeune adulte (20 ans), où il était dans le Multien avec Antoinette, la fille de Gustave le scaphandrier. C'est la période où il rencontre Lerouge.

➔ « Les rouliers qui passaient sur la route, derrière nous, nous houspillaient. Nous éclatons de rire. Les grognards faisaient claquer leur fouet. Et les gens de chalands qui remontaient à vide de Paris nous interpellaient et nous invitaient à monter à leur bord » (page 256).

➔ « Tout le monde nous connaissaient sur les deux rives du canal et quand nous entrions dans un des bouchons de la berge [...] on nous y accueillait avec des sourires de complicité » (page 256).

➔ « Partout on ne nous appelait que « les Amoureux » et nous étions connus aussi loin que jusqu'à Lizy, en amont, et jusqu'à Pavillons-sous-Bois, en aval, pousser plus loin eût été compromettre Antoinette car seule une gourgandine franchit cette dernière écluse » (page 256).

Présentation du père François avec sa voiture (page 257)

➔ « Une des mécaniques qui faisaient le plus de bruit sur la route de Meaux était la chignolle du père François [...] une brute grondante et tempêtante, mais son teuf-teuf faisait encore plus de boucan que lui quand il s'agissait de démarrer » (page 257).

« Antoinette et moi, nous connaissions fort bien le père François pour l'avoir rencontré des centaines de fois sur la route et, loin de nous faire peur, ses colères nous faisaient rire. Or, personne ne résistait au rire d'Antoinette l'orpheline, même pas le terrible père François qui passait pour une terreur, si bien que l'enfant rieuse et moi nous étions souvent montés dans sa voiture » (page 258-259).

Sur les chevaux du père François : « quand il parlait de ses chevaux le père François ne savait plus comment faire pour s'arrêter tellement il en avait eu dans la vie, chaque cheval lui rappelant un monde d'événements et une foultitude d'anecdotes où vivaient des gens défunts avec leurs qualités ou leurs tares, mais toujours saisis dans des situations réjouissantes et mis en évidence le soir de leurs noces ou au lever de la mariée, et le père François de nous répéter des propos de table ou de lit, de nous chanter des refrains d'autrefois, de nous siffler des airs de contredanses et de se mettre à valser avec Antoinette !... » (page 260).

Sur la guerre : « C'était le bon temps [...] C'est la guerre de 1914 qui a mis fin à cet état des choses, tuant tous les braves petits gars indépendants pour ne laisser vivre que les saligauds de politiciens et les braillards débrouillards des syndicats. Quelle perte pour la poésie ! » (page 260-261).

➔ « C'est la guerre des classes en France, la guerre des mots. L'accent y est, mais pas l'esprit. On est dans les abstractions. Il s'en dégage de la haine » (page 261).

E. La « Caravane-misère » (page 263 à 266)

Le père François utilise le terrain en bordure de la zone de Saint-Ouen, hérité de sa femme, pour gagner de l'argent.

➔ « le père François avait eu l'idée d'installer à même le sol une cinquantaine de vieux wagons de marchandise achetés à la réforme des chemins de fer et de les louer à la journée ou à la semaine 50 centimes et 100 sous aux sans-abri, aux sans-logis, aux errants, aux clochards, aux vagabonds, à toute cette population instable qui vit en marge du grand Paris, les rafistoleurs de faïence et de parapluies, les rempailleuses et les matelassières, les chineurs et les mendigots, les chanteurs des rues et les ménages des poivrots avec leur lardon, leurs morveux, leurs pisseuses empruntées, leurs clebs, leurs fouillis, leurs frusques pouilleuses et leurs vieux » (page 263-264).

Sur le tempérament du père François : « J'ai le sang chaud. Si je ne foutais rien, je crèverais. Tiens, regarde mon fouet. C'est le compagnon de toute ma vie. Je ne puis le mettre au rancart. Il faut que je le fasse claquer. Et c'est pour l'entendre que je me suis fait taulier [...] Mais tu devrais voir ça avec l'orpheline quand je fais des manières avec mon fouet et que je le fais claquer sur le dos des pauvres. C'est beau. Tu n'aimes pas le cirque ? Eh bien, c'est bien mieux ! » (page 264).

+ « Je préfère crever d'un coup de couteau que d'un coup de sang. Je suis heureux. Je me dépense » (page 266).

F. Un chinois ! (page 267 à 275)

Blaise Cendrars évoque le jour où il rencontre Lerouge pour la première fois, confondu par un Chinois par le père François. Ce dernier dit avoir des comptes à régler avec « le Chinois » et demande à Cendrars et à Antoinette de l'accompagner.

« Comme toujours, le matin, le père François était saoul mais fringant. Je me laissai faire » (page 268).

Dans le terrain des caravanes, Lerouge opère des lis pour les faire tourner au noir. Cette scène semble scandaliser Cendrars.

Sur Lerouge : « Ce n'était pas un Chinois, mais un rouquin au poil rare, au teint pâle, aux yeux globuleux, aux grandes oreilles décollées, au bas du visage lourd qui ne tiquait pas, les épaules à peine rehaussées sous l'averse » (page 271)

« Ce Chinois à qui nous devions casser la figure pour je ne sais quel motif – obscure jalousie du père François, litige de mitoyenneté ou simple lubie d’ivrogne – n’était personne d’autre que Gustave Lerouge et cette première visite que je lui fis, visite qui aurait pu facilement dégénérer en bagarre, et à laquelle je me serais mêlé avec joie, tellement l’opération des lis m’avait horripilé, fut à l’origine de notre longue amitié littéraire » (page 274).

Relation Cendrars/Lerouge, et sur le « rabibochage » entre Lerouge et le père François, en raison de leur amour commun pour l’alcool : « Je n’étais rien ni personne à l’époque, et lui déjà un maître. Mais il était lunatique et surtout ivrogne et avait trouvé compagnie à lui tenir tête le verre à la main comme lui-même venait de tenir bon le fouet au poing » (page 275).

« Quel drôle de type ! » (page 275).

G. Marthe (page 276 à 282)

Blaise Cendrars évoque la femme de Lerouge, Marthe, une bohémienne écuycère de cirque. Cendrars reconnaît que son portrait est brossé au vitriol.

- ➔ « Ce chapitre est cruel et désobligeant pour une femme. Je crois qu’elle est morte » (page 276).
- ➔ « Aujourd’hui 1944 que nous écrivons dans une atmosphère de fin du monde, que d’une heure à l’autre une bombe peut venir mettre le point final au milieu de mon manuscrit, que demain il n’y aura peut-être plus de lecteurs faute de livres et de bibliothèques, le moment serait mal choisi de faire étalage de grands sentiments ; l’heure est venue d’être vrai »

Important ! Sur le récit en lui-même de l’Homme foudroyé : « D’ailleurs, les personnages dont je parle sont si lointains et si morts dans le temps qu’aujourd’hui, selon la forte parole de saint Paul : Je vois ces choses comme dans un miroir. C’est dire qu’elles sont dépouillées de tout sentiment d’amour ou de haine. Je ne suis poursuivi par aucun fantôme. C’est tout juste si les cendres que je remue contiennent des cristallisations donnant l’image (réduite ou synthétique ?) des êtres vivants et impurs qu’elles ont constituée avant l’intervention de la flamme. [...] Les écrivains sont des hommes publics dont la postérité fouille la vie plus que les contemporains n’analysent les écrits... [...] Mais l’homme, l’homme ?... Regardez comment ils vivaient. Je vais tâcher de les faire revivre pour vous. J’écris. Lisez. Je ne puis faire plus. Je n’en sais pas plus. »

Sur Cendrars : « Et, moi-même, je suis foudroyé. Il n’y a donc pas de rancune dans ce que j’écris. Mais il y a trace de vie. » (page 277).

Sur Marthe, portrait sous forme d’animalisation : « son profil d’impératrice faisait contraste avec le profil fuyant, comme celui d’un blaireau, de Lerouge qui, lui, avait tendance à se voûter » (page 278).

« J’ai rencontré trois femmes dans la vie qui avaient un faciès de chien [...] mais des trois malheureuses disgraciées que leur blessure faciale troublait jusqu’au plus profond de leur féminité, Marthe, la plus courageuse des trois, était la plus horrible à voir [...] Marthe avait dû être victime d’une vengeance, par exemple recevoir un coup de fouet, coup qui lui aurait été asséné avec une grande violence, fouet qui lui aurait coupé le visage en deux, le front, le nez, les lèvres et son glorieux menton – Marthe était tellement provocante ! » (page 278).

Forme de révulsion de Cendrars à l’égard de Marthe : « Par la suite, chaque fois que j’ai rencontré Marthe chez Lerouge – et j’ai fréquenté Lerouge durant trente ans – j’avais un mouvement de recul et

j'étais intrigué par cette femme volontaire que ni la disgrâce ni la maladie ni la vieillesse n'arrivèrent à faire abdiquer, pas plus que les avanies que Lerouge pendant tout ce temps-là lui avait fait subir dans l'intimité, tant cette femme entreprenante était avide et conquérante » (page 278-279).

Blaise Cendrars évoque le fait qu'il retrouvera, 3 ans plus tard, en 1910, Marthe et Antoinette dans un cirque, par hasard.

- ➔ « Marthe se présentait en femme du monde avec un loup sur le visage et faisait sensation en encaissant savamment les coups et Antoinette, déguisée en mineur californien de 1848, lui administrait le fouet avec beaucoup d'application » (page 270).
- ➔ **Sur Antoinette :** « Ma pauvre petite orpheline de Charmentray avait perdu son sourire et son insouciance et, moi aussi, il y avait belle lurette que je ne m'occupais plus de mes abeilles !... » (page 279).

Dissimulation, secret : « l'énigme de Marthe sous le masque, le secret qu'Antoinette cachait sous ses jupes, la question du sexe qui est si sérieuse, le mystère du couple... Il faut se hâter d'en rire pour ne pas avoir à pleurer car la vie est par trop étrange » (page 280).

Animalisation de Marthe : « Dans sa vieillesse Marthe portait un visage de lépreux, au mufle léonin de singe à crinière médiane, et, néanmoins, elle n'abdiquait pas encore » (page 280).

Blaise Cendrars se moque de Marthe en tant que muse pour Lerouge : « Quelle décadence depuis Pétrarque et Dante dans la longue série des muses inspiratrices, Laure et Béatrix ! Mystère des couples. Gravitation. Jupiter et Saturne » (page 281-282).

« Aux maléfices domestiques venaient encore s'ajouter le poison de l'absinthe, jusqu'en 1914, et, après la guerre, les empoisonnements de l'argent » (page 282).

H. L'argent (page 282 à 286)

Blaise Cendrars relaie le changement dans le domicile de Lerouge et Marthe après son retour en 1924.

- ➔ « Naturellement cette déchéance dans le privé ne vint pas d'un seul coup. Cela fut beaucoup plus insidieux. Il y eut des hauts et des bas. (Lerouge collaborait régulièrement quoique anonymement au Petit Parisien, ce qui lui faisait de l'argent de poche.) Cela demanda des années et des années pour devenir un absolu. Et cela n'était pas tant dû à des difficultés financières qu'à la misère morale de ces deux êtres qui ne savaient plus quoi inventer en vieillissant pour continuer à se faire secrètement du mal » (page 284).

II. Deuxième partie : les ours (page 287 à 363)

A. Journaux (page 289 à 294)

Blaise Pascal se rend au Petit Parisien pour tenter de savoir auprès de Lerouge s'il a des informations sur Marco et Sawo, sur l'élection du roi de la zone sud (roi de Sicile). Il s'inquiète de savoir si Marco a été assassiné ou non par le Balafre (l'oncle de Sawo et frère du Grêlé).

Influence de Blaise sur les journalistes des salles de rédaction : « à eux tous j'avais l'impression d'apporter la liberté en entrant, ou tout au moins l'air du large car ce n'est qu'à cinquante ans, quand on est sûr de soi et que l'on sait ce que l'on a à dire, que contrairement à la plupart de mes confrères je me suis mis à écrire dans les journaux pour gagner ma vie en toute indépendance, appréciant l'esprit d'équipe d'un journal comme Paris-Soir, mais n'en faisant pas partie » (page 289).

Lerouge, qui n'est pas informé de la situation, est invité par Blaise Cendrars au Kremlin-Bicêtre où se trouve le roi de Sicile (page 294).

B. Le Roi (page 294 à 306)

Blaise Cendrars revient sur sa relation avec l'une des « Trois Maries », et notamment la cadette (la sœur de Sawo) avec qui il a eu une histoire d'amour (page 295). Lerouge et Cendrars se rendent au Kremlin-Bicêtre et constatent que le bistro *O Sole Mio!* a été pillé. Récit du conflit entre Siciliens et Roumanis. Arrivé chez le roi, Blaise Cendrars voit les ours de Marco étroitement garrotés.

Sur les Gitanes : « Les Gitanes sont malins comme des Peaux-Rouges et comme tous les primitifs ils connaissent l'art de lire dans la pensée. Ce ne sont des hommes de notre sphère ni de notre temps » (page 298).

Cendrars obtient une audition avec le Balafré (le roi des Siciliens), page 300, afin d'obtenir des nouvelles de Marco et de Sawo (appelé le Fils, neveu du Balafré). Mais le Balafré n'est pas accueillant, alors que Cendrars est « affranchi » et fait partie de la famille.

→ « C'était donc ça ! Le Balafré était vexé. Il trouvait que j'avais trop tardé à venir lui présenter mes congratulations ou, dans son idée, lui rendre hommage » (page 302).

Le roi apprend à Cendrars que son ami Fernand Léger continuait à rôder près de chez Marco et qu'il a dû le faire battre pour qu'il cesse.

→ « Alors, hier au soir, pour m'en débarrasser, parce que cela faisait une semaine qu'il me gênait, qu'il m'empêchait d'agir [contre Marco], qu'il se trouvait toujours entre mon ennemi et moi, je l'ai fait bâtonner, et si tu vas le voir, tu le trouveras dans son lit » (page 305).

Cendrars se rend auprès de la Mère dans sa roulotte « couleur courge » pour avoir des informations sur le Fils.

C. La pierre (page 306 à 316)

Sur la Mère : « L'abondance du cœur fait parler la bouche. Ainsi parlait la Mère, et sa vie indépendante de Gitane maîtresse de sa roulotte sur les routes, était la plus belle illustration de sa parole passionnée, son seul, son incessant entraînement » (page 306).

La Mère est la sœur du Balafré et du Grélé.

Comparaison entre la Mère et ses trois filles, animalisées en volatiles : « Si la Mère était un cœur abondant qui ne pouvait toujours pas se taire, évoquant le passé et prédisant l'avenir, les Trois Maries n'étaient que bouches, ou plutôt langues, langues, langues, mauvaises langues qui allaient, et la roulotte-gynécée était une caquetante volière de perruches assourdissantes, un enfer féminin où l'on entendait

brailler les petits bébés jour et nuit et nuit et jour aller les langues, aller, aller crescendo dans le parler caractéristique de la tribu des Sawo, ce grasseyement, ce zézaïement exotique qui m'agaçait chez les hommes et qui, chez les oiselles, si j'avais pu l'endurer plus longtemps, m'eût certainement rendu enragé » (page 307).

Récit en 1916, de retour du front, où Blaise Cendrars raconte l'époque où il suivait la caravane du théâtre ambulant des Siciliens (page 308), durant laquelle Sawo quitta le groupe suivi par Cendrars. Il explique avoir logé à La Pierre dans une grange, « la capitale des cressonniers », qu'il loue 26 francs par un an et où il travaillera comme charretier dans les riches fermes de la Beauce (page 311).

➔ **La grange de La Pierre :** « C'est dans cette grange, où je suis resté près d'un an que j'écrivis pour M. Doucet, le couturier de la rue de la Paix, *l'Eubage*, ce voyage « aux Antipodes de l'Unité » et, en une nuit (c'était celle de mon 29^e anniversaire, un 1^{er} septembre) *La fin du Monde filmée par l'Ange Notre-Dame*. » (page 311).

« Cependant, certains de mes amis s'inquiétaient [...] et, moi, je vivais dans la féerie, pauvre, mais en fils de roi, en « calender » selon l'originale définition du comte de Gobineau » (page 312).

Important, sur la littérature : « Tout ce que j'ai connu dans la vie, heurs et malheurs, m'a extraordinairement enrichi et servi chaque fois que je me suis mis à écrire. Je ne trempe pas ma plume dans un encrier, mais dans la vie. Ecrire, ce n'est pas vivre. C'est peut-être se survivre. Mais rien n'est moins garanti. En tout cas, dans la vie courante et neuf fois sur dix, écrire... c'est peut-être abdiquer. J'ai dit. » (page 312).

Blaise Cendrars raconte sa seule visite durant cette période, arrivée fortuitement. Celle de Charles-Albert Cingria, qu'il a croisé sur la route de Méréville alors qu'il faisait du vélo.

➔ « Charles-Albert loua une chaumière dans le hameau, convaincu qu'il avait trouvé l'ambiance favorable pour rédiger enfin l'œuvre de sa vie : son grand traité du rythme (œuvre que j'attends toujours) » (page 313).

« Mais le troisième jour, sans souffler mot, mon Charles-Albert était remonté sur sa bécane et pédalait sur la route de Paris sans esprit de retour, incapable de garder plus longtemps pour soi un si grand secret et impatient d'accoucher d'une nouvelle aussi sensationnelle : Je sais ce que fait Cendrars ! Et de pondre des cancans à Montparnasse, et de se glorifier !... » (page 313-314)

Transcendance : « Dès cette époque – hiver 1916-17- je me mis à vouloir percer le mystère de Marie-Madeleine, l'amante de Jésus-Christ, la seule femme qui ait fait verser des larmes à Notre-Seigneur ?... » (page 314).

+ « appliquant mon esprit à ce trou je crois aujourd'hui avoir pénétré dans l'âme même de la pénitente de la Sainte-Baume et pouvoir écrire le livre de ses noces mystiques et de sa vie contemplative, si Dieu le veut bien et si les bombardiers anglo-saxons m'en laissent le temps et les loisirs, ce livre secret auquel je travaille depuis un an : *La Carisma*, et dont je tirerai un film que je réaliserai en plein ciel aussitôt la guerre finie » (page 315).

+ « Mon escadrille chantera comme les grandes orgues et disparaîtra dans l'essaim des anges qui transportent Marie-Madeleine au ciel, nue sous ses adorables cheveux... » (page 316)

+ « Redescendrais-je ou seulement, comme un message, ma pellicule parachutée ?... Je crois, je crois que je reviendrai... Oui... Vivre, d'abord vivre. Je suis de la Terre. » (page 316).

D. La mère (page 316 à 329)

Description de la Mère.

Sur sa famille qu'elle a fui : « fuir la tyrannie de ses frères, l'aîné, ce grand fou, ce rêveur de Grêlé, qui ne respectait aucune tradition et n'avait pas fondé de famille par paresse, oubli et baguenauderie de qui baye aux corneilles et est dans la lune ; le cadet, le Balafre, qui n'y avait pas songé non plus, ni rien entrepris par orgueil, cupidité, avarice, jalousie, cruauté, uranisme, goût de s'enrichir, envie de régner, passion de l'intrigue et besoin de dominer ; l'un et l'autre ayant déjà prostitué leur sœur plusieurs fois » (page 317).

Sur la vie de Gitane : « Vivre au jour le jour vous remplit d'insouciance. C'est pourquoi les Gitanes sont joyeux, pillent, braconnent, raflent tout ce qu'ils peuvent attraper [**carpe diem ?**], mendigotent avec insistance mais se fichent du résultat, quêtent pour avoir l'air d'en avoir l'air, les femmes disant la bonne aventure pour soutirer des sous et des blancs écus, tout en se payant la tête du client et en éclatant joyeusement de rire, sauf quelques rares exceptions, comme la Mère, dont les consultations étaient sérieuses et les prédictions se payaient d'une pièce d'or » (page 318).

Sur les maris de la Mère : « le dernier, un nommé Xavier, le père de mon copain Sawo, guillotiné au bagne et dont le souvenir flotte comme un fantôme, ses exploits n'étant pas oubliés et l'on parle de lui à la veillée comme d'une espèce de fou religieux, tombant en transes subites, comparables à celles d'un Malais saisi par « l'amok », enragé et voyant rouge ; » (page 319).

Comparaison entre les Trois-Maries (Les Trois Maries des roulottes) et les trois Marie de la Barque (les Saintes-Maries-de-la-Mer) (page 319-320). Présentation d'une forme de Matriarcat au sein des Gitanes.

- ➔ « Il y a dans cette coutume un rappel lointain du totem, l'ancêtre protecteur du clan, et un relâchement manifeste de l'autorité, voire de la notion du père ou du mari en faveur de l'instauration du matriarcat et, en fait, dans chaque tribu gitane une Mère est vénérée et dirige tout, sauf les pérégrinations » (page 323).
- ➔ « Or la Mère était vénérée et jouissait d'une autorité absolue. Je crois donc à une coutume totémique, une intervention chirurgicale dans le but d'apaiser une fureur utérine, un acte symbolique, un rappel ou un interdit ancestral concernant l'inceste, d'où le groupement de tous les aristos du clan autour d'une femme ainsi marquée » (page 324).

Sur l'histoire des Siciliens et des Roumanis, commentaire de Cendrars : « C'est avec étonnement que je découvrais ces mystères comme je traînais par les chemins à la suite de la famille Sawo, et mon esprit était tout préoccupé de ces énigmes vivantes ; » (page 325).

Sur le matriarcat dans les tribus gitanes : « Telle est la constitution de chaque tribu gitane, entièrement axée sur une Mère, ainsi que j'ai pu l'observer de la situation privilégiée que j'occupais dans la famille Sawo » (page 327).

La Mère à Cendrars : « Tu es né sous une bonne étoile. Tu as du cœur. Beaucoup d'ennemis, mais dans l'impuissance de nuire. Tu arriveras. Tu exerceras une grande influence autour de toi, mais avant tu iras en prison... » (page 328).

Questionnement sur la guerre entre Siciliens et Roumanis : « Est-ce que leurs cheminements particuliers et leurs querelles intestines et sanglantes ne seraient pas la « mésogée » des Gitanes, sur terre, une des plus vieilles figures de l'amour ? » (page 329).

E. Dialogue (page 330 à 334)

Reproduction sous forme théâtrale du dialogue entre la Mère et Cendrars, cherchant à avoir des informations sur Marco et Sawo.

Transcendance, Cendrars à la Mère : « Oh, Mère, vous savez, vous aviez vu juste. Je crois que j'ai rencontré mon destin » (page 331)

Solitude de Cendrars : « mes amis disent que je deviens triste. Aussi, je ne les vois plus. C'est tellement rare le bonheur dans la vie que j'en suis gêné. Je crains que ça se voit » (page 331).

La Mère apprend que le Balafre a été blessé par les ours de Marco.

F. Un pneu de Le Rouge (page 334 à 335).

Le Rouge écrit à Cendrars pour lui faire savoir qu'il n'écrira pas d'article dans Le Petit Parisien, faute d'avoir un dénouement à l'histoire entre les Siciliens et les Roumanis.

➔ « Or, il faut une fin à une œuvre d'art. C'est même le principe essentiel de l'assassinat considéré comme un des beaux-arts. Relisez De Quincey. Je n'écrirai rien tant que je ne connaîtrai pas la fin du sinistre Marco. Mon papier reste en panne. » (page 335).

G. Le Grêlé (page 335 à 338)

Le roi (le Balafre) a été tué la veille de la lettre de Lerouge, assassiné au revolver dans sa caravane par Marco. Son frère, le Grêlé, a pris la succession.

➔ « La mort du roi de la Sicile n'était ni la fin ni même le commencement d'une œuvre d'art mais la suite logique d'une vieille et sanglante querelle, dont la fatalité, maintenant, chargeait seul mon bon copain Sawo de poursuivre la vendetta » (page 336)

Un article de l'Echo évoque la présence du théâtre du Grêlé dans le Midi et affirme que les Sawo vont prendre la succession des Pitaluga.

➔ « Aujourd'hui, après tant d'années, je ne me souviens plus de l'affabulation de *La Peau de l'ours*, tragédie réaliste et vécue comme le Grêlé intitulait et qualifiait sur l'affiche le spectacle que l'attaque de nuit du camp des roulottes par les ours de Marco et la mort de son frère lui avaient inspiré » (page 337).

H. « La peau de l'ours » (page 338 à 363)

Reproduction d'une scène de la pièce *La Peau de l'ours* annotée des commentaires de Cendrars. Il retrouve ses amis les Gitanes en 1933 ou 1934 sur la route, dans le Var, près du Château de Tivoli, alors qu'il tenait compagnie à son éditeur Bernard Grasset.

➔ « Le Grêlé n'était pas reluisant. Comme Grasset il traversait une mauvaise passe et était plutôt découragé. Il avait pris un fameux coup de vieux depuis que je ne l'avais vu. Mais contrairement à

Grasset qui n'arrêtait pas de chialer, il ne se plaignait pas. Jamais je n'ai rencontré vieillard plus fier et mieux campé dans sa défroque » (page 343).

On apprend que la Mère est morte d'un cancer de la langue en 1925 et que la tribu s'est disloquée pour cette raison. Son ancienne « amourette », Marie-Mancebo ou le Mence a épousé un lord en Angleterre et les millions du Balafre ont disparu, tandis que Sawo (le Fils) a quitté la tribu après avoir vengé son oncle et assassiné Marco.

Bonheur de Cendrars, transcendance : « la première partie de la prédiction de la Mère était en voie de se parachever, que j'étais maître, maître de mon univers, de ce que la Mère avait appelé un palais aérien, un monde à deux, un univers imaginaire, quelque chose de mieux ou de plus fort que l'amour ou que la mort. J'étais alors heureux et j'en avais conscience, ce qui me paraissait souvent monstrueux ; » (page 344).

+ « néanmoins je ne négligeais rien pour perfectionner encore ce bonheur d'aimer, le porter au point culminant, l'exposer non pas hors du monde, *n'importe où, hors du monde*, comme a dit le poète, mais au cœur du monde, sachant bien que ce jeu était dangereux, espérant que si ce bonheur venait à se consumer soi-même mon univers éclaterait et que tout serait fini, que tout succomberait et que jamais, au grand jamais je ne serais mon propre prisonnier, comme la Mère l'avait entrevu et me l'avait maladroitement annoncé dans son appréhension » (page 344-345).

Important ! Sur la création littéraire, et l'appellation Homme foudroyé : « Hélas ! j'ignorais, **jamais je n'aurais pu croire que l'on renaît de ses cendres**, que la mort du cœur peut être un stimulant de l'esprit, une force de création, et que **si l'on a su un jour se créer un univers, comme Dieu on l'habite pour l'éternité car la création est indestructible** » (page 345)

Important : « L'erreur c'est de faire peser le poids de la création sur la créature, ou de le lui faire sentir, ou de l'écraser sous son propre poids. Il eût fallu la munir d'une paire d'ailes car on ne crée pque dans la joie et la créature aussi doit participer à cette joie et danser dans la lumière. Est-ce que Dieu rit ? On a peine à l'imaginer. Alors, tant pis pour la doctrine ou le dogme. Moi, je ris ; car aujourd'hui je sais. Je sais que la création est belle. Dans cette prison où je vis aujourd'hui et dont je ne puis sortir (maintenant je sais ce que la Mère entendait en m'annonçant ma prison) je sais que je suis heureux. Il n'y a rien à pardonner car il n'y a pas de mal dans le bonheur et seule l'action libère »

+ **solitude :** « Je sais que je porte ma création, et je plane. C'est ce qu'on appelle être seul. Mais planer c'est décrire un cercle en spirale et la spirale est la figure d'une chute. Or, on tombe de quelque part vers quelque part. On n'est donc pas seul. **C'est le coup de foudre. Je te retrouverai dans l'abîme de la lumière** » (page 345).

Suite de la reproduction de *La Peau de l'ours* (page 346 à 356)

➔ « C'est ainsi que se terminait cet extraordinaire tableau d'une tragédie que j'aurais baptisée, d'après Nietzsche, La Tragédie de Dionysos, si le Grêlé ne l'eût tout simplement appelée La Peau de l'ours, un des derniers tableaux du spectacle qui en comportait 18 » (page 358).

III. Troisième partie : La grand'route (page 365 à 436)

A. Un pneu de Fernand Léger (page 367 à 368)

Blaise Cendrars reçoit une lettre de Fernand Léger se plaignant de ne pas avoir pu retourner auprès des Gitanes comme le lui avait promis Cendrars. Cendrars est à cette période installé chez Paquita, en banlieue, et ne découvre cette lettre que « trois ou quatre mois plus tard ».

B. « Notre pain quotidien » (page 369 à 371)

Blaise Cendrars évoque ses mois passés au château de Paquita et revient sur son amitié et le fait qu'il écrivait « Le pain quotidien », roman jamais publié, dans lequel il évoque la misère parisienne.

Sur Paquita : « Je parle aujourd'hui d'elle, mais parce que Paquita a été une de mes plus chères, vieilles et tendres amies et une des femmes avec qui je m'entendais le mieux, dépravée qu'elle était du fait de sa fortune colossale qu'elle gérait avec cynisme et le joyeux sens pratique d'une qui a trop vécu mais n'a jamais été esclave ni victime de l'argent, vu l'expérience qu'elle en a ; aussi, je parle d'elle, parce que durant ce premier séjour dans son château féérique j'ai redécouvert Paris par la misère de sa banlieue et que je me suis mis à écrire » (page 370).

C. Les nuits et les jours (à suivre). Les nuits (page 372 à 377)

Blaise Cendrars manifeste sa fascination pour la banlieue et espère une révolution, qu'il semble entendre sous forme d'onomatopée des trains et des voitures qui circulent en banlieue.

« Paquita était une espèce de messagère de la mort, une petite fourmi industrielle qui n'arrêtait pas d'aménager, d'aménager le château, et quand elle aurait fini d'aménager le château de son mari, elle irait probablement ailleurs installer un autre château et choisir un autre mari [...] Que voulez-vous, elle est comme ça. Cette femme est une bonne ménagère » (page 377).

D. Paquita (page 378 à 384)

Portrait de Paquita.

Animalisation de Paquita : « Une petite fourmi industrielle [...] Une fourmi noire et pas plus haute que ça ! » (page 378).

« J'ai dit que Paquita était une espèce de messagère de la mort et elle l'était par son goût du fini, du parachevé, du méticuleusement mis au point, du luxe qu'elle apportait dans les détails, du définitif. Or, la perfection, c'est un arrêt de mort. La mort » (page 379).

Evocation du mari de Paquita, qui n'a jamais rien réussi dans sa vie jusqu'à rencontrer Paquita, grâce à laquelle il devint maire, conseiller général, puis député. Paquita mourra à cause de son problème de reins.

E. L'abécédaire de Paquita (page 384 à 385)

Explication de l'abécédaire aztèque avec une notion mystique, transcendante, divine.

→ « La calligraphie maya est un des plus anciens systèmes d'écriture du globe et quand on déroule ce papyrus on a réellement devant les yeux le Miroir de l'Univers » (page 385).

F. La cornue (page 386 à 400)

« J'ai dit, et j'ai cru longtemps que Paquita avait été dépravée par sa colossale fortune qui lui permettait de réaliser le moindre de ses caprices, mais quand elle m'eut appris à déchiffrer son abécédaire, j'ai compris que Paquita était victime du cruel concept aztèque : que le triomphe de la vie est un mal sans rémission » (page 386).

+ « tout me prouve que Paquita divaguait dans un monde imaginaire, elle, la femme la plus réaliste, la plus terre à terre que j'ai connue et avec qui je m'entendais le mieux parce que je ne la croyais dupe de rien » (page 387).

Tromperie, duplicité : « Comme on peut se tromper sur le compte d'un ami intime que l'on a fréquenté quotidiennement durant des années et dont le commerce était des plus agréables et des plus sûrs parce que sans arrière-pensée !... Et ainsi va-t-il des quelques rares personnes que l'on aura réellement aimée dans la vie. Elles trompent ou l'on se trompe... » (page 388).

Cendrars explique que Paquita se trompait aussi sur lui, en lui remettant la clé de La Cornue, la maison de l'astrologue, installée spécialement pour lui. L'endroit dévoile le visage dépravé de la femme.

→ « une autre question m'obsédait au sujet de Paquita : était-elle dépravée de tête ou de nature profondément perverse ? avait-elle obéi à une impulsion de férocité mexicaine ou à une inspiration satanique visant mon être spirituel en dressant le piège que je découvris un peu plus tard dans mon logis ? » (page 392-393).

Cendrars évoque ses recherches sur l'Anthologie aztèque, inca, maya, sur laquelle il travaille depuis 1919. Il critique les scientifiques pseudo-experts qui n'apportent rien de nouveau aux théories et expertises sur ces civilisations, notamment en prenant l'exemple de la Roue (page 394-395).

→ « Je ne sais pas comment travaillent les savants. Moi, je dois voir les choses de mes yeux, les toucher de mes doigts pour les aimer et les comprendre, et me confondre en elles en pensée et les réinventer pour les animer et les faire vivre et revivre. Sans le don de création la science est lettre morte. Tout est actuel. Je cherchais donc une salle pour projeter mes vieux papyrus du Vatican » (page 396).

Misogynie de Cendrars : « la cellule centrale [...] était un casier rempli des principaux ouvrages que messieurs les auteurs ont écrits contre les femmes, ce qui n'était pas pour me déplaire (j'aime trop la femme pour ne pas être misogyne) » (page 398).

« Tous ces beaux livres rangés sur des rayons du plancher au plafond, ne contenaient que des ouvrages mystiques, à gauche, et, à droite, que des ouvrages érotiques illustrés... / Roulure ! [...] Un poète c'est le ciel et l'enfer. / Quelle profonde méconnaissance du cœur humain n'avait-elle pas, cette femme, ce poison, cette... cette... / Je ne trouvais pas d'injure assez forte » (page 398-399).

G. Les nuits et les jours (suite et fin). Les jours (page 400 à 429)

Récit de Cendrars en 1910 quand il accompagnait les émigrants de Libawa à New-York. Il évoque Remy de Gourmont en 1908 sur les deux heures par jour consacrées à la lecture qui permettraient selon lui d'explorer l'ensemble des livres de la Bibliothèque nationale.

- ➔ « En me remémorant l'avis de Remy de Gourmont, j'écris deux heures par jour. Deux heures qui ne doivent rien à personne. Ceci fait, je suis libre, libre pour toute la journée, et je puis flâner, rêvasser, perdre, perdre mon temps à cœur que veux-tu, imaginer des romans, lire peu ou à en perdre le souffle, jouir de la paresse qui est le fond de mon tempérament, ne me refuser à aucune aventure ou entrer en contemplation et rompre les liens qui me rattachent au monde, voire à ma propre vie... » (page 402).

Questionnement sur la banlieue et les miséreux : « je me demandais ce que venaient chercher en banlieue parisienne tous ces damnés voués à la géhenne et pour qui, je le constatais tous les jours, il n'y avait aucun espoir et d'aucune sorte » (page 403).

- ➔ « Comme elle [la banlieue] avait évolué en mal depuis mes amours avec Antoinette ! / D'abord, c'est la guerre qui l'avait défigurée en mettant la zone à ban » (page 403)
- ➔ « J'ai assisté à l'exode des Parisiens se transplantant en banlieue et à leur installation dans les pavillons et c'est bien un des spectacles plus décourageants qu'il m'ait été donné de voir dans ma carrière mouvementée de reporter » (page 407).

Cendrars revient sur un bref passage au Brésil avec Jicky (page 408-423).

- ➔ **Fatalité, transcendance, sur la misère :** « j'ai assisté à bien des agonies, désespérantes parce qu'on ne peut pas intervenir et que chaque tragédie individuelle est régie par la fatalité » (page 409).

Rencontre de Cendrars au Brésil avec « une négresse toute réjouie, qui avait un mauvais fusil de chasse entre les genoux » (page 409), avec ses trois fillettes et son fils de quatre ans lui tétant le sein. Cendrars s'interroge sur un piano à corde rouge qu'il ne cesse de voir se déplacer dans sa région. José son muletier lui apprend que c'est un autre muletier, Pedro, qui l'a acheté et importé de l'étranger pour calmer sa mélancolie suite à une histoire d'amour.

- ➔ « Il a entendu dire que le piano guérit de la mélancolie. Il paraît que c'est une machine qui est faite pour ça » (page 413).

Rencontre avec Pierre-le-Métis (page 415), qui vend des peaux de serpent du Brésil pour les créateurs de chaussures.

Sur la fraternité brésilienne : « Nous sommes une nation civilisée, humaine et fraternelle » (page 418).

Blaise Cendrars parle de madame Caroline, une dame qui coud des culottes pour enfants pour gagner sa vie, mais qui s'est tuée à la tâche. Ses enfants ont « mal tourné », son mari la délaisse, et elle devient voûtée et fatiguée.

Pauvreté : « On n'a pas de pitié entre pauvres. On se méprise cordialement. Et dans les lotissements l'on est féroce car l'on n'est plus rien qu'un transplanté, qu'un déclassé, sans attaches, sans racines, pas plus en ville qu'au village natal que l'on a désertés » (page 421).

➔ « Sans rien lui dire j'étais intervenu auprès de la direction d'un grand magasin de Paris pour qu'on fournisse à madame Caroline un travail moins tuant que d'assembler des milliers de culottes d'enfant coupées d'avance, et plus rémunérateur » (page 421).

Sur les enfants de madame Caroline : « Les filles se débauchèrent. Les garçons tournèrent mal. Et depuis le temps, la petite maison n'était toujours pas payée. Madame Caroline n'y arrivait pas » (page 421).

Déchéance, transformation entre la situation avant/après, dont la construction phrastique est reprise de la situation initiale, pour mieux souligner la misère : « après tant d'années de belles promesses, tout cela était posé dans la boue, sur le mâchefer d'un jardinet de banlieue où il n'y avait pas une fleur, pas un brin de gazon, devant un pavillon béant, faisant partie d'un lotissement d'épouvante, tout cela était vendu à la cirée, sous la pluie d'hiver » (page 422).

Evocation d'une compagnie du Nord qui a détruit la chênaie célèbre où Diderot donnait rendez-vous à Sophie pour construire un « immense lotissement » pour les cheminots (12 à 15 000 âmes). Cendrars évoque le mauvais goût de l'urbaniste et surtout la dégradation progressive des lieux en raison d'un manque total de discernement de la part de ce dernier.

➔ « Au bout de peu d'années cette cité-modèle édiflée à si grands frais par la Compagnie et réservée aux cheminots, qui sont une des élites du prolétariat, ressemblait aux autres amoncellements de décombres et de saletés de la zone » (page 427).

Répétition : « Ah, les salauds !... Au cœur et aux portes de Paris » (page 428 ET 429, en conclusion de ce chapitre).

« Mais il faut faire la Révolution » (page 428)

Discours anti-bourgeois : « Je serai de retour pour refaire la guerre. / Mais je ne bougerai pas un doigt pour défendre la bourgeoisie » (page 429).

H. Roue... Roues (page 429 à 436)

Paquita remarque que Cendrars étudie un papyrus du Vatican sur l'alphabet aztèque.

Elle lui apprend un moyen mnémotechnique pour traduire plus facilement le papyrus, au travers de l'image de la Roue : « chaque lettre de l'alphabet maya est mobile et que chaque « ville sainte » est un horoscope. Elle me disait : « [...] Si vous inscrivez tout cela plastiquement, c'est-à-dire en pictographie, vous fermez le cercle de la caverne et obtenez une roue, la roue de l'Univers, qui est la signature des choses. » (page 432, dans l'annotation).

Cendrars évoque une de ses anciennes amours qui lui évoquait Paquita par certains aspects, en ce qu'elle était Sud-Américaine : Daïdamia. En 1929, ils ont dû se séparer à cause du krach de New York. Cendrars ne rêvait qu'à la retrouver.

➔ « Partir. Prendre la route. Rouler à tombeau ouvert sur la grand'route, de Paris au cœur de la solitude, de l'autre côté du monde, au volant de mon engin, le pied sur l'accélérateur, rouler sur mes quatre roues à 160 à l'heure, foncer droit devant moi, de borne kilométrique en borne kilométrique, déchirer le monde en deux comme on déchire un prospectus *en suivant le pointillé* » (page 433).

Cendrars achève ce chapitre et ce livre avec une citation du chapitre IV de la Génèse (page 435-436)

IV. Quatrième partie : Les couteaux (page 437 à 518)

A. Le chemin brûlé (page 439 à 463)

Cendrars évoque de nouveau son « amour » Daïdamia (page 441) en arrivant au Paraguay. Questionnement sur l'automobile (page 441). Il évoque également la grand'route, et notamment la N 10 qui semble relier quasiment tous les pays d'Europe aux pays d'Amérique du Sud, et qui surtout permet de rencontrer les individus les plus démunis et les plus pauvres.

Littérature, création : « Et pourtant, il n'y a qu'une seule chose de sublime au monde pour un créateur : l'homme et son habitat. Dieu nous en a donné l'exemple qui s'est mêlé à nous ; eux n'ont jamais dû prendre un taxi » (page 443).

Opposition, rupture avec Paris, éloignement physique : « Cette rupture avec Paris et son « intelligentzia » me faisait parfois peur car je ne suis pas un contempteur du monde, tout au plus de la connerie, et encore, parfois elle me réjouit ! » (page 444-445).

Solitude dans le processus créateur, littérature : « Mais il n'y a pas que l'éloignement pour accentuer ma rupture avec Paris et la rendre sensible. Au début, en 1917, quand je m'éloignais pour cacher ma joie de vivre car mon amour était tel, Raymone, que **je craignais de tomber foudroyé**, je ne pouvais pas plus loin que la forêt des Landes » (page 446).

+ transcendance, métaphysique : « Je compris que je me dépouillais insensiblement de tout en fonçant dans l'inconnu car à quoi peut-on comparer la vitesse sinon à la poussée lente de la pensée qui progresse sur un plan métaphysique, pénétrant, isolant, analysant, décomposant tout, réduisant le monde à un petit tas de cendres aérodynamisées (les angles s'usent au vent de l'esprit !) et reconstruisant magiquement l'univers par une formule fulgurante qui claque entre deux guillemets (comme on bat un record entre deux mises au point), cette illumination qui redonne vie : *Le monde est ma représentation* » (page 446).

Solitude : « je n'oublie jamais qu'au volant je vise le cœur de la solitude, assis dans la joie de la contemplation, le pied sur l'accélérateur » (page 447).

« C'est la route, aussi triomphale soit-elle, ne s'écarte pas des hommes, se faufile au milieu d'eux, relie leurs villes à leurs villages » (page 447).

« C'est ainsi que passe l'ange de l'Annonciation qui frappe Marie d'un éblouissement au seuil de son humble mesure » (page 447).

Discours anti-bourgeois : « Mais les bourgeois qui ne sont sensibles qu'à leurs aises et qu'à leur bien-être usent de la motorisation pour satisfaire leurs besoins sexuels (la vitesse qui est aussi un stimulant est un aphrodisiaque pour les énervés) et on les voit partir saisonnièrement et rentrer à dates fixes comme des troupeaux en transhumance obéissant à un obscur besoin d'appétit et de reproduction » (page 447-448).

Evocation de Manolo, le pompiste « Nègre espagnol » du sertão originaire de Cuba, ainsi que de la Cathédrale de Chartres et de son inspiration (page 452)

➔ « la cathédrale de Chartres est, pour moi qui m'y rends, la première évocation de la forêt vierge, de ses arbres architecturaux, de sa façade rongée d'ombres et de soleil, des trouées de ses frondaisons, du silence religieux et plein d'échos mourants et de longs murmures qui règnent sous la voûte des branches, des fûts de colonne moussus, des contreforts et des architraves d'o pendent les lianes jusqu'à terre, les tapisseries des verdure, les bouquets des orchidées qui rutilent dans la pénombre comme des verrières, les coulées fauves des plantes parasites et, au niveau du sol ou à hauteur d'homme, le fouillis des feuilles, des herbes, des fougères arborescentes dans la mosaïque des racines et des surgeons et l'odeur entêtante des pollens, des champignons, de la pourriture végétale et son humidité de crypte, de cave » (page 453).

Sur Manolo Secca : « C'est un saint. [...] Manolo ne me répond jamais. Il ne sait ni lire ni écrire. Cela n'a aucune importance. J'écris quand même. Je sais que le vieux prie pour moi. C'était un vieillard. Il y a des années de cela. Je sais que Manolo Secca n'est pas mort. Je le sens. Je continue à lui écrire... » (page 455)

Intérêt de Cendrars pour les minorités, les démunis : « ... D'où me vient ce grand amour des simples, des humbles, des innocents, des fadas et des déclassés ? Est-ce par atavisme ? Je ne le crois pas » (page 457).

Sur la guerre : « La guerre m'a profondément marqué. Ça, oui. La guerre c'est la misère du peuple. Depuis, j'en suis... » (page 459).

Evocation de Jacques-Henry Lèvesque sur les leçons de conduite que lui a données Cendrars (page 460).

Sur le memento et memorabilia (page 461 à 463)

Solitude : « Venant de Paris, à gros bouillons pressés, de Paris qui se vidait, le cœur cessant de battre... ; le 17 juin, à Barbezieux, j'étais seul, sur la route vidée et noire, et j'eus une impression d'asphyxie, de mort, la mort de la France... »

« On pourra lire mes aventures durant « la drôle de guerre » dans 101 000 kilomètres pour rien, si jamais j'écris ce livre dont le titre m'a été donné par le compteur de ma voiture, chiffre qui indique le kilométrage que j'ai parcouru seul, au volant, du 3 septembre 1939 au 14 juillet 1940, jour où j'ai remisé la voiture dans un garage d'Aix-en-Provence » (page 462-463).

B. Le diable (page 463 à 471)

Cendrars, incognito au Paraguay, croise quatre vaqueros qui ressemblent à Marco-le-Transylvanien. Il attend un passeur qui est secoué par ces derniers. Discussion avec le passeur.

« Diable, mais te voilà pris, mon pauvre Blaise, et par le Démon de l'écriture, le pire de tous. / Quand la voix de Dieu clame dans le désert, le Démon l'écrit et... s'en vante. / Il n'a pas la vergogne des filles. / Il le montre. » (page 471).

C. Chez Jean (page 471 à 477)

Cendrars parle de la boutique parisienne Chez Jean, une boutique qui vend des mannequins et statues de cire pour les stylistes. Il est avec Marc Klark, le « roi de la gabardine en Angleterre » et qui cherche des mannequins pour mettre en valeur ses tenues. Présentation et description de M. Jean, infirme, qui fait contraste avec ses commis.

D. Les poupées de Paquita (page 478 à 491)

Cendrars met en corrélation les poupées de cire de M. Jean et les poupées de Paquita, dont Cendrars avait déjà parlé dans la troisième rhapsodie.

➔ « Avec Paquita, et sous le prétexte de m'apprendre à lire les papyrus aztèques, je pus enfin partager en toute innocence les jeux d'une petite fille, qui sont les illusions qui durent bien au-delà de l'âge mûr puisque Paquita était une vieille femme quand elle est morte » (page 479).

Concept créateur et démiurgique, comparable à celui de la littérature : « Ce n'est qu'au pensionnat, en Angleterre, que Paquita se mit à jouer sérieusement avec ses poupées, mettant en scène les petits et les grands personnages qu'elle extrayait de ses malles pour essayer de se créer une ambiance, imaginant des intrigues entre eux, les faisant évoluer dans un paysage, toujours le même, son grand jardin de Mexico où elle avait toujours été seule, petite fille, et le recomposant de toutes pièces avec des accessoires qu'elle inventait ou improvisait, fabriquant des personnages nouveaux dont elle n'avait jamais entendu parler, s'inspirant de ses anciennes poupées et selon le besoin des histoires qu'elle se racontait sur chacun d'eux, leur donnant un état civil, une famille, une maison, une chambre, une tombe ou un berceau, une descendance, des aïeux » (page 481).

Paquita, nostalgie, mélancolie (à l'instar du piano du muletier brésilien qui s'était commandé un piano pour apaiser sa mélancolie : ici, l'art, la création, l'invention, a un concept cathartique) : « je fus reprise de nostalgie et pour oublier le pays et les gens de ma terre, je crus bien faire en voulant illustrer des romans, des vrais romans » (page 482).

Sur les femmes : « D'ailleurs la vie des femmes n'est pas drôle. Nous sommes condamnées à attendre. Toujours. Et attendre quoi?... que ça vienne ! » (page 484).

Sur le roman en lui-même, littérature. Important ! : « Peut-être que je n'entends aujourd'hui que les paroles qui n'ont jamais été prononcées dans la réalité, des propos d'outre-tombe... » (page 484).

Misogynie de Cendrars : « Qu'est-ce qui gonfle le cœur des femmes et le rend si lourd à porter ? N'est-ce pas, inhérente à la nature féminine, la marque de la bête, la déperdition, le sang, le sang, le sang qui circule plus ou moins impur et les travaille selon les lunaisons ? [...] Qu'est-ce que c'est ça, qui reste ? Un sac congestionné, une outre percée. Que font-elles sur terre ? Elles attendent. Elles attendent quoi ? Elles

ne savent pas, qu'on les choisisse, qu'on les prenne. Elles chient des gosses. Et quoi encore ? Elles saignent... Ce sont des chiennes » (page 485).

+ « Mais on peut aimer une chienne et elle vous le rend bien, et avec une usure et soumission... Même Schopenhauer avait un caniche » (page 486).

« Paquita ne réagissant toujours pas et pour lui porter un grand coup, je me mis à lui annoncer la Révolution, la révolution qui se préparait, là, derrière les murs du château. » (page 487)

+ « La Révolution, Blaise, [...] j'y participe et de tout mon cœur ! » (page 487).

Sur la richesse : « Pour nous, riches, il n'y pas de royaume de Dieu, Blaise. Pensez à la parole : Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche... etc., etc. J'en ai pris mon parti, Blaise. Jamais je n'accéderai auprès du Père » (page 488).

Sur la banlieue : « La banlieue est une mine inépuisable » (page 488).

Cendrars découvre les figurines de Paquita représentant la révolution mexicaine.

- ➔ « moi, je le découvris d'impromptu ce soir-là, et exécuté de la façon la plus crue et la plus réaliste et la plus impitoyable, dans une vingtaine de vitrines qui s'illuminèrent, les figurines saisissantes de vie, hurlant de vérité, quand Paquita ouvrit la porte de l'appartement secret dont elle avait seule la clé qui lui servait d'atelier de modelage » (page 490).

E. Le serpent à plumes sur le Nopal (page 492 494)

Cendrars évoque son déjeuner d'adieu avec le consul du Brésil à Lausanne, inquiet d'avoir été nommé à Assomption du Paraguay. Il lui offre une lettre d'intention auprès d'une amie (on comprendra, sans jamais être réellement explicité, par la suite qu'il s'agit d'une de ses anciennes amours déjà évoquée, Daïdamia)

- ➔ « Pour couper court à ces doléances et aussi pour ranimer ce déjeuner qui languissait, j'offris au consul de lui faire une lettre d'introduction pour une dame de mes amies qui habitait Assomption. » (page 492)

En le retrouvant deux ans plus tard, il revient sur sa lettre d'introduction et la réaction de Daïdamia. Il apprend qu'elle mourut aussitôt qu'elle reçut la lettre.

- ➔ « Cette dame, vous savez, quand je lui eus remis la lettre de votre part, elle est tombée raide morte à mes pieds. Vous vous imaginez... cette histoire désagréable... on n'a pas idée de ça... cette inconvenance... Morte d'émotion, a dit le médecin » (page 494)

F. L'enfer (page 494 à 497)

Cendrars parle des amants éplorés et désespérés et les invite à pénétrer dans le fond du magasin de Chez Jean où sont fondus les mannequins de cire invendus ou abîmés.

- ➔ « J'invite tous les amants désespérés à franchir avec moi le seuil interdit et de m'accompagner à la fonte : ils retrouveront dans cette chambre tous les visages de leurs bien-aimées et apprendront que les têtes (et les corps) des femmes comme les mannequins Chez Jean sont interchangeables et récupérables à l'infini et qu'il n'y a pas de quoi faire un tel raffut, se désoler, s'affliger outre mesure,

pondre des volumes de poésies quand on en perd une, soit que la morte emporte votre adorée soit que la divine vous lâche » (page 497).

G. Le Criterion (page 497 à 502)

« En 1923-24, Le Criterion était, je crois, le seul grand café de Paris qui n'admettait pas les femmes seules, pas plus à l'intérieur qu'à la terrasse, face à la gare Saint-Lazare » (page 497).

« C'est là que j'avais retrouvé Sawo, le déserteur, faisant partie et jouant son rôle dans la bande des « bijoutiers » et c'est là, une nuit, consommant un *welsbrabbit*, arrosé d'innombrables mesures de stout qu'au Criterion on débite sous pression, qu'il me raconta l'exécution et la mort de Marco, la vendetta qu'il avait su en tirer et me donna tous les détails que je brûlais de connaître » (page 501).

H. Vendetta (page 502 à 518)

Le livre s'achève par le récit de la Vendetta par Sawo, durant laquelle il tua Marco-le-Transylvanien qui avait assassiné son oncle et avait pris la fuite, introuvable pendant plus de six mois.

« Nos histoires de Gitane ne regardent personne. Et c'est peut-être pourquoi le Loiret est notre champ de bataille de prédilection, c'est un pays désert et vaste avec des routes droites qui permettent de filer rapidement dans telle ou telle direction et tout un réseau de chemins de terre qui empruntent le maquis pour dépister la gendarmerie » (page 503).

Sur les couteaux (évocation du nom de la dernière Rhapsodie : « Les couteaux ») : Nous n'avions pas non plus de grenades, mais nos couteaux. La Mère m'avait donné le sien. Et tu vas te rendre compte que nous avons su nous en servir » (page 505).

Sur La Mère : « Cette rencontre avec la Mère est le plus grand souvenir de ma vie. Je ne devais plus la revoir car déjà elle se sentait malade, et, moi, quand j'ai eu tiré la vengeance du Marco, je n'ai jamais voulu retourner prendre ma place dans la horde » (page 510).

Sur le Romantisme des Gitanes : « Les gens de chez nous sont ainsi. Ils n'ont jamais lu un livre, ils ne vont jamais au cinéma, mais ils sont plus romanesques et intéressés que les romanciers. Ils croient à des tas de combines » (page 512).

Sur Marco : « Je l'ai traqué durant six mois. À la fin, je l'ai tout de même eu. Il paraît qu'il a abattu le Balafre à peine un quart d'heure après ton départ » (page 514).

« Nous avons de l'imagination, de la mémoire, un besoin intempéré, fiévreux de la parole, un don d'improvisation qui ressemble fort à une impulsion et qui jaillit souvent en rancontars, vantardises et affabulations » (page 516).

Sur la Mère, s'adressant à Cendrars : « tu disais qu'elle avait le cœur dans la bouche vu qu'elle n'arrêtait pas de parler comme le cœur ne s'arrête pas de battre » (page 517).

Déterminisme, fatalité : « J'acceptai la Vendetta. C'était mon rôle et ma raison d'être dans la tribu. Cela devait arriver un jour. Je le savais. » (page 517).